This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

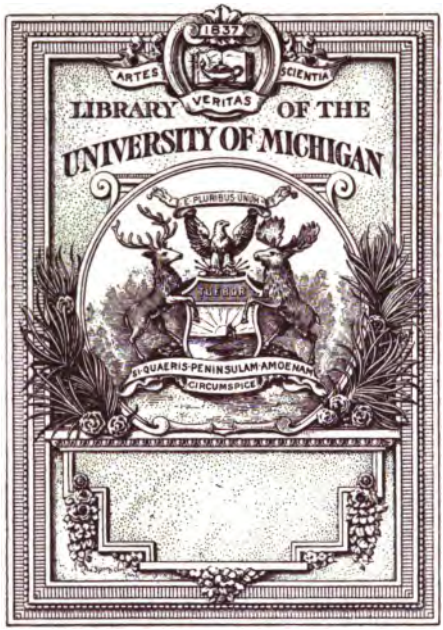
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

840.56
M87

L'ALEXANDRIN FRANÇAIS

DANS

LA DEUXIÈME MOITIÉ DU XVIIIe SIÈCLE

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

Daniel MORNET

AGRÉGÉ DES LETTRES

PROFESSEUR DE PREMIÈRE AU LYCÉE DE TOULOUSE.

TOULOUSE

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE ÉDOUARD PRIVAT

Librairie de l'Université

14, RUE DES ARTS (SQUARE DU MUSÉE)

1907

L'ALEXANDRIN FRANÇAIS

DANS

LA DEUXIÈME MOITIÉ DU XVIIIe SIÈCLE

L'ALEXANDRIN FRANÇAIS

DANS

LA DEUXIÈME MOITIÉ DU XVIIIe SIÈCLE

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

Daniel MORNET

AGRÉGÉ DES LETTRES

PROFESSEUR DE PREMIÈRE AU LYCÉE DE TOULOUSE.

TOULOUSE

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE ÉDOUARD PRIVAT

Librairie de l'Université

14, RUE DES ARTS (SQUARE DU MUSÉE)

1907

A Monsieur Ernest DUPUY

INSPECTEUR GÉNÉRAL DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

185159

Il ne s'agit pas d'étudier ici tout ce qui peut intéresser le mécanisme de l'alexandrin français dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle, rime, hiatus, licences diverses, etc. Un certain nombre de ces points intéresseraient plutôt l'histoire de la langue. Il est inutile pour le reste de s'attarder aux qualités ou aux défauts de trop médiocres poètes. Nous nous sommes seulement proposé de marquer une étape importante de l'évolution du vers français, de suivre les progrès qui le rapprochent du vers romantique. Nous n'avons donc relevé et classé que les infractions à la doctrine classique qui se transmet par Richelet et les auteurs de *Poétiques* à travers tout le XVIIIe siècle. Nous avons laissé de côté André Chénier. Il a son originalité propre qui empêche de le confondre avec les Roucher et Delille. Surtout sa versification sera étudiée pour elle-même dans une thèse que prépare M. Dimoff. Après l'élan donné par l'ou-

vrage de M. Brunot[1], après le travail de M. Souriau[2], il suffirait donc d'une étude qui rejoindrait André Chénier à Victor Hugo pour que l'on sût avec netteté comment le vers des classiques est devenu celui des romantiques.

Nous avons utilisé les éditions suivantes :

RACINE, *Théâtre choisi, publié conformément au texte de l'édition des Grands écrivains de la France...*, publié par G. Lanson, 4e édition. Paris, Hachette, 1904, in-16 (*Phèdre, Esther, Athalie, Iphigénie*, v. 1-648).

DUCIS (J.-F.), *Œuvres*. Paris, Nepveu, 1813, in-8o, tomes I et II (*Hamlet, Le roi Lear, Macbeth*).

MARMONTEL (J.-F.), *Œuvres*. Paris, Belin, 1819, tome V, 2e partie, in-8o (*Numitor*).

BERNIS (F.-J.-P. DE), *Œuvres, nouvelle édition, collationnée sur les textes des précédentes éditions...* Paris, Delangle et Prodhomme, 1825, in-8o.

SAINT-LAMBERT (J.-F. DE), *Les Saisons, Poème*. Amsterdam, 1769, in-12 [édition non illustrée].

Revisé sur : *Les Saisons, Poème*, 6e édition, revue et corrigée. Amsterdam, 1782, in-24.

L'Esprit des journaux français et étrangers, ouvrage périodique et littéraire. Liège, puis Paris (Valade), in-12, années 1781 à 1786.

DELILLE (J.), *Œuvres contenant les Géorgiques de Virgile, en vers françois, et Les Jardins, Poème*. Londres, 1788, in-12.

DELILLE (J.), *Les Jardins, ou l'art d'embellir les Paysages, poème*. Paris, Reims, Valade et Cazin, 1782, in-24.

Revisé sur le volume précédent.

1. *La doctrine de Malherbe d'après son commentaire sur Desportes*. Paris, Masson, 1895, in-8o.

2. *L'évolution du vers français au* XVIIe *siècle*. Paris, Hachette, 1893, in-8o.

LEBRUN (P.-D.-E.), *Œuvres*, mises en ordre et publiées par P.-L. Ginguené... Paris, Warée, 1811, 4 vol. in-8°.

BERTIN (A. DE), *Œuvres complètes, avec notes et variantes*. Paris, Roux, Dufort aîné, 1824, in-8°.

BERQUIN (A.), *Idylles auxquelles on a joint Pygmalion, scène lyrique de M. J.-J. Rousseau; mise en vers par le même*. Yverdon, chez la Société littéraire et typographique, 1786, 2 vol. in-12.

FLORIAN (J.-P. DE), *Mélanges de Poésie et de Littérature*. Genève, 1787, in-24.

ROUCHER (J.-A.), *Les Mois, Poème en douze chants*. Paris, Quillau, 1779, 2 vol. in-4°.

Revisé sur : *Les Mois, Poème en douze chants*. Paris, Quillau, 1779, 2 vol. in-12.

FONTANES (L. DE), *Fragment d'un poème sur la nature et sur l'homme*. Almanach des Muses, 1778, p. 249. — *La Forêt de Navarre*. Almanach des Muses, 1779, p. 247.

VICTOR HUGO, *Les Feuilles d'automne*. Paris, s. d., Hetzel, Quantin, in-12.

CHAPITRE PREMIER.

La théorie.

La question de la versification française au XVIIe siècle et au commencement du XVIIIe siècle reste assez obscure. Il est certain que la doctrine rigide de Boileau, retour régulier d'une césure essentielle à l'hémistiche, proscription du rejet et de l'enjambement, ne fut pas acceptée comme un dogme rigoureux. M. Souriau[1] a signalé comment Louis Racine lisait, en 1747, les vers de son père :

Je renonce + à la Grèce + à Sparte + à ton empire +
A toute ta famille + et c'est assez pour moi
Traître + qu'elle ait produit un monstre + tel que toi
etc...

Le texte est assez tardif et rien ne prouverait que Racine et ses contemporains ont lu comme son fils. Le contraire serait même vraisemblable, s'il faut en croire Voltaire[2]. Mais M. Brunot a fait connaître une longue discussion d'un théoricien du XVIIe siècle, le Laboureur, qui, en 1669, nous marque les coupes de quelques vers de Racine[3] :

1. *Op. cit.*, p. 441.
2. Cf. *infra*, p. 12.
3. *Histoire de la langue et de la littérature françaises, des origines à 1900, publiée sous la direction de M. Petit de Julleville.* Paris, Colin, t. V (1898), p. 801.

Seigneur—je crains pour vous—qu'un Romain vous écoute;
Et si Rome savoit de quels feux — vous brûlez,
Bien loin de vous prêter l'appuy — dont vous parlez,
Elle s'étonneroit de voir — sa créature
A l'éclat de son nom — faire une telle injure
etc...

Le texte est formel et nous assure qu'à la fin du XVIIe siècle les gens de goût savaient à l'occasion s'affranchir des règles du législateur du Parnasse.

Pourtant il n'y a rien là qui nous indique avec précision quelles furent l'opinion et la doctrine *moyennes*. Peut-être le Laboureur fut-il un isolé. Tout au moins il put avoir contre lui une tradition presque unanime : « Je puis répondre, disait Louis Racine, que nos vers ont toutes ces grâces dans la bouche de ceux *qui savent* les prononcer[1]. » La majeure partie des lecteurs l'ignorait sans doute encore. Même Louis Racine et le Laboureur défendent une thèse; ils s'efforcent de prouver que le vers français ne le cède pas au vers latin. L'ardeur de convaincre a pu affiner leur goût et préciser leur doctrine.

Ils ne furent pas aidés dans tous les cas par le souci d'accommoder le théâtre avec la vraisemblance de la vie : « On cadençait alors les vers dans la déclamation, nous dit Voltaire; c'était une espèce de mélopée... Mme de Caylus est la dernière qui ait conservé la déclamation de Racine[2]. » Voltaire, en 1770,

1. *Œuvres complètes*. Paris, Le Normant, 1808, 6 vol. in-8°, t. V, pp. 239-240.
2. *Œuvres complètes*. Paris, Garnier, 1877-85, 52 vol. in-8°, t. XXVIII, p. 301.

ne nous dit pas sur quels témoignages il affirme que Mme de Caylus et surtout Racine récitaient ainsi les alexandrins. Mais d'autres confirment autour de lui que la déclamation tragique s'asservissait trop souvent aux mêmes conventions que le costume. L'abbé Dubos discute longuement la question de savoir « si l'usage de composer et d'écrire en notes la déclamation des pièces de théâtre estoit avantageux[1] », et il ne penche pas pour la négative. En 1738, Riccoboni se plaint que tout dans la tragédie ne soit que fiction : « les acteurs parlent avec des tons si extraordinaires et si éloignés de la vérité, que l'on ne peut pas s'y méprendre[2]. » Si les spectateurs « envisageoient la nature et la vérité telles qu'elles sont en effet, ils en seroient révoltés[3] ». Remond de Sainte-Albine, en 1747, doit discuter « cette récitation empoulée... ce chant aussi déraisonnable que monotone, qui, n'étant point dicté par la nature, étourdit seulement les oreilles et ne parle jamais ni au cœur ni à l'esprit[4] ». A la fin du XVIIIe siècle, Condillac regrette encore qu'il y ait des comédiens « qui, en récitant une tragédie, s'appliquent à rompre la mesure des vers[5] ». Ce ne fut que peu à peu, à travers tout le XVIIIe siècle, que le naturel s'imposa.

1. *Réflexions critiques sur la poésie et la peinture.* Paris, 1735, 2 vol. in-12, t. I, p. 575.

2. *Réflexions historiques et critiques sur les différends Théâtres de l'Europe avec les Pensées sur la Déclamation.* Paris, Jacques Guérin, 1738, in-12, p. 35.

3. *Ibid.*, p. 37.

4. *Les Comédiens.* Paris, Desaint et Saillant, Vincent fils, 1747, in-8o, pp. 166-167.

5. *Œuvres complètes.* Paris, Chouel, 1798 et suiv., 23 vol. in-4o. L'*Art d'écrire*, p. 421.

Aussi vers 1750, et c'est là ce qui importe à notre sujet, malgré le Laboureur, Louis Racine, les premières tentatives des comédiens pour s'affranchir de la « mélopée », la doctrine de Boileau fait loi dans tous les manuels. A cette date, les *Traités de la poésie* se multiplient[1], et il n'en est aucun qui fasse effort pour élargir les règles traditionnelles. Richelet avait codifié la théorie. A travers tout le XVIIIe siècle, il reste l'autorité qu'on lit et réédite. En l'an VII, il condamne toujours le déplacement de la césure :

Et qui sur cette jupe à maint rieur encor
Derrière elle faisait lire, « argumentabor... »

Autre défaut, sinon — qu'on ne le saurait lire...,

sont des vers de Boileau incorrects[2]. De même « l'enjambement est proscrit de la haute poésie, dans laquelle il n'est pas permis de finir une période, ni un membre de période, avant la fin du vers, si la période ou son membre a commencé dès le vers précédent[3] » :

A l'aspect de son roi, le vaillant capitaine
Bayard, quoique blessé, combattait dans la plaine...

sont de mauvais vers. Il faudrait écrire :

A l'aspect de son roi, ce vaillant capitaine,
Bayard...

1. Cf. l'indication des principaux dans la *Bibliographie* de notre ouvrage : *Le Sentiment de la nature en France de J.-J. Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre.* Paris, Hachette, 1907, in-8o.

2. *Dictionnaire des rimes retouché en 1751 par Berthelin.* Nouv. édit. corrigée et considérablement augmentée par les C. C. Dewailly et Dewailly fils aîné. Paris, Plassan, an VII, p. XXI.

3. *Ibid.*, pp. XXV-XXVI.

Tous les théoriciens le commentent et le confirment : « Dans ce que j'appelle la forme méchanique du vers, nous dit Du Cerceau en 1742, je ne vois rien de plus essentiel que la césure... Je fais donc consister presque uniquement la noblesse du vers, pour la forme méchanique, dans la beauté et la régularité de la césure[1]. » Après lui, Calvel, Gaillard, Laporte, Joannet ont des lois aussi rigides. « La césure est d'autant plus belle, que le premier hémistiche offre un sens plus divisible de celui du second[2]... C'est au grand Malherbe que nous avons l'obligation d'avoir établi par son exemple cette Règle judicieuse, dont la pratique donne à nos vers un air aisé, et les dégage de la contrainte de ces tours forcés, pesans et pédantesques, qui défigurent les Poésies de Ronsard, de Villon et de tous ces premiers oisons du Parnasse[3]. » L'enjambement « est un vice dans la poésie française[4] ». Même en 1780, M. de Saint-Ange proteste encore contre toute césure défectueuse et tout enjambement : « ce seroit vouloir retomber dans la barbarie d'où Malherbe nous a tirés[5]. »

Sans doute, il y a, comme dans toute doctrine qui

1. *Réflexions sur la poésie française.* Amsterdam, 1730, in-12, p. 221.

2. Calvel (E.), *Encyclopédie littéraire, ou Nouveau Dictionnaire raisonné et universel d'éloquence et de poésie.* Paris, Costard, 1772, 3 vol. in-8°, t. I, p. 453.

3 Gaillard (G.-H.), *Poétique française à l'usage des dames.* Paris, Leclerc, 1749, 2 vol. in-12, t. I, p. 20.

4. Calvel, *op. cit.*, t. III, p. 378; cf. De la Porte (abbé J.), *Ecole de littérature tirée de nos meilleurs écrivains*, nouv. édit. Paris, 1767, 2 vol. in-12, t. I, pp. 339-545. — Joannet (abbé Cl.), *Eléments de poésie française.* Paris, 1752, 3 vol. in-12, t. I, p. 33-41.

5. *Œuvres.* Paris, Michaud, 1823, 9 vol. in-12, t. II, p. 62.

se respecte, des « licences ». Mais elles sont prévues comme les règles. L'enjambement est autorisé par suspension ou réticence :

> N'y manquez pas du moins, j'ai quatorze bouteilles
> D'un vin vieux... Boussingo n'en a pas de pareilles.

Il est permis également dans le dialogue quand celui qui parle est interrompu[1]. La rigueur des lois se relâche à mesure que l'on passe des genres nobles aux genres familiers ou « marotiques », fables, contes, épîtres badines, épigrammes. Le style familier, nous dit Du Cerceau, « exige qu'on rende la césure la moins sensible qu'on peut... Dans la plupart de ces vers, la césure est presque insensible, et rien n'oblige, par la construction de la phrase, de s'arrêter plutôt au troisième pied qu'à un autre[2]. » Ainsi la doctrine est unanime. A peine y a-t-il parfois quelque flottement dans les exceptions admises. Le *Lutrin* est de style marotique et Richelet accepte le vers[3]

> S'engraissoient d'une sainte et molle oisiveté.

Laporte, au contraire, le conteste[4].

Les règles de Boileau sont donc devenues classiques. Lorsque Delille ou Roucher s'en affranchissent, les protestations sont vives et parfois sans restrictions. Les *Affiches de Province* relèvent, par

1. Cf. Laporte, *op. cit.*, t. I, pp. 339-341 ; Richelet, *op. cit.*, pp. XXVI, XXVII, etc.
2. *Op. cit.*, pp. 238-239; Calvel, *op. cit.*, t. III, pp. 378, 379, etc.
3. *Op. cit.*, p. XX.
4. *Op. cit.*, pp. 345.

exemple, dans les *Jardins* des vers « incorrects », chez Roucher « des enjambements d'un vers sur un autre, des vers même où l'hémistiche n'est pas marqué[1] ». Le *Journal de Monsieur* s'afflige de cette « négligence », qui « prolonge lâchement notre grand vers, dans le genre noble, le fait trébucher lourdement, et lui donne toute la tournure prosaïque[2] ».

Pourtant, à mesure que l'on s'éloigne de Boileau, les idées d'un Le Laboureur ou d'un Louis Racine gagnent lentement les esprits. Non que l'on conteste les règles pour les règles et que l'on se prévale du « naturel » et de la « liberté ». Mais le vers français, entraîné très vite dans la querelle des anciens et des modernes, a trouvé des adversaires acharnés. L'hexamètre latin, répète-t-on, est souple et docile à toutes les inspirations du génie. L'alexandrin français, dans son système inflexible, est monotone. L'abbé Dubos a quelque peine à le défendre contre ceux qui trouvent les hémistiches « trop sensiblement marqués[3] ». Même ceux qui lui restent fidèles conviennent de ses défauts.

L'hexamètre est plus beau, mais parfois ennuyeux,

écrit Voltaire[4]. Berquin raille sa pompeuse régularité :

Sur deux lignes rangés, mes vers présomptueux,
Déployaient, en deux temps, six pieds majestueux[5].

1. 1780, p. 46; 1782, p. 154.
2. 1783, t. II, p. 60.
3. *Op. cit.*, t. I, p. 179 et suiv.
4. *Op. cit.*, t. X, p. 37; *ibid.*, p. 414.
5. *Op. cit.* (en tête), p. 3.

« Le vers françois, reconnaît J.-M. Clément, a une construction très bornée[1] », et les *Affiches de Province* avouent « la monotonie du vers alexandrin[2] ». Volontiers dédaigneux des traditions, Mercier regrette que l'on n'ait pas trouvé « le moyen de substituer quelque autre mesure à nos lourds hémistiches[3] ». Fidèle à Boileau, Saint-Lambert aligne encore régulièrement ses hémistiches. « Hémistiches régulièrement fastidieux », objectent Clément[4], Sabatier de Castres[5] et le médecin Baignères[6]; « monotonie fatigante..., effet qu'y produirait la chute de deux gouttes d'eau qu'on laisserait tomber à des intervalles réglés sur un plat d'argent. »

C'est là, pensent quelques-uns, un des vices sans remède du vers français et l'une des preuves qui condamnent à la stérilité toute notre poésie. Il ne reste qu'à la dédaigner. A travers tout le XVIIIe siècle, la querelle de la poésie et de la prose se poursuit ainsi. Après La Motte et Fontenelle, Marivaux, Montesquieu, Buffon, Duclos, Trublet, ce sont vingt autres qui décident d'abandonner à ses destins éphémères une poésie rebelle aux beautés de la poésie antique. On convient qu'il ne faut écrire qu'en

1. *Observations critiques sur la nouvelle traduction en vers français des Géorgiques de Virgile et sur les Poèmes des Saisons, de la Déclamation et de la Peinture.* Genève, 1771, in-12, p. 14.

2. 1780, p. 46.

3. *Mon bonnet de nuit.* Neuchâtel, 1784, 4 vol. in-8o, t. II, p. 134.

4. *Op. cit.*, p. 309.

5. *Les trois siècles de la littérature française.* Amsterdam, Paris, de Hansy, 1774, 4 vol. in-12, t. IV, p. 33.

6. *Examen impartial du poème des Mois* (p. 247). Manuscrit dans les papiers de Roucher; entre les mains de M. E. Roucher, petit-fils du poète, qui nous les a très obligeamment communiqués.

prose; on affirme que l'enthousiasme du poète se meurt quand il s'enchaîne dans les lois étroites de nos vers; on multiplie et l'on défend les poèmes en prose[1]. Mais à côté de ceux qui tranchent ainsi le débat, d'autres interviennent qui essaient des accommodements et des remèdes. Si le vers latin a toutes les souplesses, pourquoi le vers français n'apprendrait-il pas lui aussi à se plier aux élans de l'inspiration. Marmontel essaie d'ajuster le vers héroïque français au « vers asclépiade latin ». Il tente de prouver qu'il y aurait quelque moyen de varier les nombres de l'asclépiade, français ou latin, « sans en altérer le rythme, comme on varie les notes de musique sans altérer la mesure du chant[2] ». Il s'alliait ainsi à tous ceux qui cherchaient le secret d'une versification plus harmonieuse dans la science nouvelle d'une « Prosodie française ». Le traité de l'abbé d'Olivet[3], fort lu et fort discuté, avait tenté d'établir que l'art des longues et des brèves était le secret de l'harmonie de la langue. Il reste à travers tout le siècle, chez l'abbé Batteux[4], Marmontel[5] ou Diderot[6], par exemple, quelque chose de sa doctrine. Elle était pourtant complexe et sans cesse discutable. Sans s'efforcer d'initier la poésie française aux mystères

1. On trouvera l'histoire du poème en prose dans notre ouvrage déjà cité, 2e partie, livre III, chap. IV.

2. *Œuvres complètes*. Paris, Née de la Rochelle, 1787, 17 vol. in-8o. *Elémens de littérature*. Tomaison distincte, t. I, p. 117; t. VI, pp. 473, 479, 480.

3. *Traité de la prosodie française*. Paris, Gandouin, 1736, in-12.

4. *Principes de la litttérature*. Nouv. éd., Lyon, Amable Leroy, 1802, 5 vol. in-12, t. V, pp. 262 et suiv.

5. *Op. cit.*, t. IV, p. 62.

6. *Lettre sur les sourds et muets*.

de la prosodie, on demanda aux anciens de plus simples secrets pour alléger les chaînes des règles classiques.

Ce fut surtout le principe de l'harmonie imitative. Il ne s'opposait pas nécessairement à la doctrine rigoureuse de la césure et de l'enjambement. L'abbé Dubos[1], par exemple, et Louis Racine[2] en discutent les difficultés et les beautés sans les opposer aux règles strictes. Mais par le retour même des hémistiches normaux, on s'interdisait bien des effets heureux qui animent les vers de Virgile : « L'enjambement, les mots rejettés, nous dit Delille en 1770, plusieurs coupes de vers propres à l'harmonie imitative sont proscrits dans nos grands vers[3]. » Pourtant, cette harmonie imitative est « bien supérieure à l'autre, s'il est vrai que l'objet de la poésie soit de peindre[4] ». Le vers français était moins souple que le vers latin. Fallait-il se résigner à lui interdire ces rejets, ces enjambements et ces coupes qui font saillir les mots et les images? Ce furent les règles qui fléchirent. « Aussi, ajoute Delille, ai-je passé quelquefois sur les règles ordinaires qui ordonnent la suspension de l'hémistiche et qui proscrivent l'enjambement... Il n'y a pas dans Virgile un seul endroit imitatif pour lequel je n'aie pas fait les mêmes efforts; mais comme il n'est pas possible que j'aie toujours réussi, je m'en suis dédommagé, autant que je l'ai pu, en mettant de l'harmonie imitative

1. *Op. cit.*, t. I, pp. 307, 322.
2. *Op. cit.*, t. II, p. 245.
3. *Op. cit.*, en tête (*Géorgiques*), p. L.
4. Delille, *Géorgiques*, *op. cit.*, p. XLIX.

dans plusieurs vers où Virgile n'en a point mis[1] ». Jusqu'à la fin du siècle, l'harmonie imitative reste la constante préoccupation des poètes. C'est à elle en grande partie qu'ils demandèrent vainement, mais obstinément, le secret des beaux vers. Diderot veut que « le poète, le peintre et le musicien rendent la même image[2] ». Ses exemples de notation musicale et sa théorie des « expressions hiéroglyphiques » de la poésie mêlent les souvenirs de l'abbé d'Olivet et le sens précis et juste du rythme à la doctrine de l'harmonie imitative. J.-M. Clément en reconnaît la nécessité[3]. Le poème de Cournand sur *les Styles*[4] multiplie les exemples et les préceptes. Il y eut même un de Piis pour écrire tout un poème sur l'*Harmonie imitative*[5] et contraindre chaque alexandrin aux sonorités d'un instrument d'orchestre et à celles des outils du menuisier.

Ainsi, la doctrine stricte, sous les attaques des adversaires du vers français, et par les concessions de ses défenseurs, fléchit peu à peu. Le point moyen où l'on s'arrêta fut la distinction entre l'hémistiche et la césure, la reconnaissance explicite qu'il y a dans l'alexandrin, à côté de la coupe médiane, d'autres coupes sans cesse variables. « On ne se donne pas assez de soin, nous dit Marmontel, pour en

1. Delille, *Géorgiques*, pp. LXXI-LXXII.
2. *Œuvres*, publ. p. J. Assézat et M. Tourneux. Paris, Garnier, 1875-1877, 20 vol. in-8o, t. I, pp. 385, 387, 377.
3. *Op. cit.*, p. 314.
4. *Essai sur les différens styles dans la poésie, en quatre chants.* Paris, Brunet, 1780, in-18.
5. *L'Harmonie imitative de la langue française*, poème en quatre chants. Paris, l'auteur, 1785, in-8o. Réédité en 1788.

varier les césures[1]. » La Muse de M. Clément, dit Sabatier de Castres, est « moins gênée, plus flexible, plus variée; elle sait enchaîner ses périodes d'une manière différente; rouler son style avec autant de noblesse que de simplicité, et se ménager des repos qui contribuent à l'harmonie[2] »; et Lebrun-Pindare chante les lois nouvelles :

Déjà sont accourus ces sons harmonieux,
Ces Rimes, de nos vers échos ingénieux,
Ces Repos variés, ces Cadences nombreuses,
Où l'Ame se déploie en des bornes heureuses[3].

Il y a d'ailleurs deux façons de varier ces repos. L'une, plus timide, se contente de ne plus enfermer la phrase dans le cadre de chaque alexandrin, mais de restreindre ou d'élargir la période du demi-vers au groupe de vers. « La nécessité de couper toujours ces vers en deux parties égales, nous dit Voltaire dans l'*Encyclopédie*, et la nécessité non moins forte d'éviter la monotonie, d'observer ce repos et de le cacher, sont des chaînes qui rendent l'art d'autant plus précieux qu'il est plus difficile...

Observez l'hémistiche, et redoutez l'ennui
Qu'un repos uniforme attache auprès de lui.
Que votre phrase heureuse, et clairement rendue
Soit tantôt terminée, et tantôt suspendue;
C'est le secret de l'Art. Imitez ces accens
Dont l'aisé Géliotte avoit charmé nos sens :

1. *Op. cit.*, t. I, p. 118.
2. *Op. cit.*, t. I, p. 320. (La table des matières résume ainsi cette partie du chapitre : « Versification... Exige de la variété dans la coupe des vers », p. 412.)
3. *Op. cit.*, en tête, t. II, p. 324.

Toujours harmonieux, et libre sans licence,
Il n'appesantit point ses sons et sa cadence.
Sallé, dont Terpsicore avoit conduit les pas,
Fit sentir la mesure, et ne la marqua pas.

Ceux qui n'ont point d'oreille n'ont qu'à consulter seulement les points et les virgules de ces vers; ils verront qu'étant toujours partagés en deux parties égales, chacune de six syllabes, cependant la cadence y est toujours variée, la phrase y est contenue ou dans un demi-vers, ou dans un vers entier, ou dans deux[1]. » « Plusieurs dictionnaires, ajoute Voltaire, disent que l'*hémistiche* est la même chose que la césure, mais il y a une grande différence : l'hémistiche est toujours à la moitié du vers; la césure qui rompt le vers est partout où elle coupe la phrase.

Tiens. Le voilà. Marchons. Il est à nous. Viens. Frappe.

Presque chaque mot est une césure dans ce vers.

Hélas, quel est le prix des vertus? La souffrance »[1] ([a]).

La nouvelle édition du *Dictionnaire de Trévoux* copie son article[3] et La Serre, déjà plus libéral que toutes les *Poétiques* qui le précèdent, suit fidèlement les conseils : « La nécessité de couper le vers Alexandrin en deux parties égales, pourroit introduire de la monotonie; mais il est un art de cacher ce repos en

1. Article *Hémistiche*.
2. *Ibid.*
3. Paris, 1771. Article *Hémistiche*.

a. Cf. également l'*Epître à Horace :*

et souvent la césure
Plaît, je ne sais comment, en rompant la mesure.

l'observant... Pour rendre cette règle plus sensible, transcrivons quelques vers :

Vertueuse Zaïre, — avant que l'hyménée
Joigne à jamais — nos cœurs — et notre destinée,
J'ai cru — sur mes projets, — sur vous, — sur mon amour,
Devoir, — en Musulman, — m'expliquer sans détour...[1] »

Voltaire comme La Serre gardent cette césure nettement marquée : « Il faut qu'on puisse se reposer à la césure, sans s'écarter de la manière ordinaire de lire et de parler. » Ce vers de Racine est mauvais :

Je vous ai demandé raison de tant d'injures[2].

Mais d'autres théoriciens affaiblissent profondément le repos du sixième pied : « Le repos de l'hémistiche, dit Marmontel, est une suspension dans le sens : mais la plus légère y suffit; et pourvu qu'il n'y ait pas une continuité absolue, c'en est assez. Ainsi, entre le nominatif et le verbe, entre le verbe et son régime, entre le substantif et son adjectif, entre deux termes comparés ou relatifs l'un à l'autre; la suspension est assez sensible, si la voix y peut faire la plus petite pause. C'est même un art que de ménager de temps en temps, dans la coupe du vers, des repos plus marqués que le repos de l'hémistiche[3]. » La Harpe citera avec éloge ces vers de Roucher :

1. *Poétique élémentaire*, Lyon, Périsse, 1771, in-12, pp. 49-50.
2. *Op. cit.*, pp. 45-48.
3. *Op. cit.*, t. VI, p. 465. Cf. également le t. I, pp. 120-121, où il cite les vers si caractéristiques de Phèdre : « Voilà mon cœur. C'est là que ta main doit frapper », etc...

Une moite vapeur dans les airs répandue
S'abbaisse, et sur les champs...[1]

en indiquant que le mot *abaisse* « forme une césure et non une chute ». Même il conseillera ce que nous appellerons les enjambements inverses : « Mais que prétendait l'auteur? Il voulait dérober l'uniformité de la rime. L'intention était bonne; mais s'il en avait su davantage en poésie, il aurait vu qu'il y avait d'autres moyens avoués par l'art, comme de couper de temps en temps les phrases, de manière que celle-ci commence par une rime, et que celle-là finisse par une autre; de couper le vers lui-même au quatrième ou au cinquième pied, de manière que la fin du vers se rejoigne au commencement de l'autre...

Revêtu de lambeaux, tout pâle; mais son œil
Conservait sous la cendre encor le même orgueil[2]. »

Les progrès de la déclamation avaient d'ailleurs devancé ceux de la doctrine. « Les comédiens, nous dit Voltaire, s'habituèrent insensiblement à réciter les vers comme de la prose[3]. » Il s'en indigne d'ailleurs à l'occasion[4]. Dès 1719, sans s'affranchir peut-être entièrement de la mélopée traditionnelle, nous savons que les acteurs coupaient l'alexandrin ailleurs qu'à l'hémistiche ou à la rime : « les Acteurs, nous dit l'abbé Dubos, qui enjambent presque toujours sur le vers suivant avant que de reprendre haleine,

1. *Cours de littérature ancienne et moderne.* Paris, Didot, 1840, 3 vol. in-4°, t. II, p. 186.
2. *Op. cit.*, t. II, p. 180.
3. *Op. cit.*, t. XXVIII, p. 301.
4. Tome VI, p. 270 (1767).

ou qui la reprennent avant que d'avoir fini le vers, empêchent qu'on ne sente le vice de la cadence qu'on leur prête naturellement[1]. » Baron et Mlle Le Couvreur touchaient ainsi tout le monde, nous dit Riccoboni, en 1738, avec « une Déclamation simple et naturelle ». Il connaît déjà « plusieurs François qui abhorrent » la déclamation chantée[2]. Les acteurs, conclut Remond de Sainte-Albine, doivent « éluder autant qu'il est possible le repos de la césure. Il n'est un écueil que pour des Comédiens, qui sans jugement et sans goût sont plus attentifs au nombre des sillabes qu'à la marche et à la liaison des idées[3] ». Ils éviteront même la coutume de « finir chaque phrase à l'octave en bas » ; et s'ils ne sont pas obligés « de faire toujours disparaître la rime », ils remédieront à la monotonie qu'elle fait naître « en abrégeant ou en prolongeant la suspension selon les circonstances, en ne prononçant point les vers dans des tems égaux, et en ayant l'habileté de réciter avec simplicité ceux qui ne doivent point être récités avec pompe[4] ». C'est le conseil que donne Diderot à Mlle Jodin en 1767 : « Garrick me disait un jour qu'il lui serait impossible de jouer un rôle de Racine, que ses vers ressemblaient à de grands serpents qui enlaçaient un acteur, et le rendaient

1. *Op. cit.*, t. I, p. 331. Nous avons vérifié ce texte sur celui de l'édition de 1719. Il est le même (t. I, p. 317). L'abbé Dubos remplace seulement en 1733 « le vice de la cadence qu'on leur prête naturellement » par « le vice de la cadence trop uniforme ». Peut-être y pourrait-on voir la preuve que, de 1719 à 1733, cette cadence est devenue moins naturelle chez les lecteurs.

2. *Op. cit.*, pp. 37-38.

3. *Op. cit.*, p. 171.

4. *Op. cit.*, p. 173.

immobile; Garrick sentait bien et disait bien. Rompez les serpents de l'un, brisez les échasses de l'autre [Corneille][1]. » Condillac nous indique qu' « il y a des comédiens qui, en récitant une tragédie, s'appliquent à rompre la mesure des vers[2] ».

Il ne font que suivre les très précises leçons de Hannetaire en 1774 : « Pour réciter les vers comme ils doivent être récités, tant dans le Tragique que dans le Comique, il faut avoir d'abord pour principe que la meilleure façon de parler et de s'exprimer au Théâtre, est toujours celle qui approche le plus de la conversation ordinaire, suivant qu'elle est plus ou moins indiquée par la situation ou le caractère de chaque personnage; et comme il n'est ni dans la vérité, ni dans la nature, de s'énoncer en paroles cadencées; l'Acteur en conséquence doit mettre autant de soin à faire disparaître la mesure et la rime, que l'Auteur en a mis à les trouver. Pour y réussir, feu La Noue avait coutume de faire copier les rôles en vers de ses élèves, tout de suite comme de la Prose, et de les leur faire après réciter précisément de même que celle-ci, en prenant bien garde cependant qu'ils ne fissent rien perdre, à la versification, de son harmonie naturelle; du moins telle était sa méthode à l'égard des femmes et des commençans, qui ordinairement ne sont que trop portés à cadencer les vers et à en faire sentir chaque hémistiche : espèce de chant favorable à la mémoire, mais aussi insupportable à l'oreille, que contraire à la vérité de

1. *Op. cit.*, t. XIX, pp. 395-396.
2. *Op. cit.*, p. 421.

la récitation... Enfin, une Pièce en général n'aura été bien dialoguée par les Acteurs qu'autant que le public ne se sera pas apperçu, si elle était en prose ou en vers[1]. »

Ainsi s'expliquent — sans parler des intransigeants cités plus haut — les éloges mêlés de critiques qui accueillirent les vers de Roucher ou Delille et qui confirment les idées nouvelles. Nous verrons que la pratique fut plus hardie que la théorie. Les audaces de Roucher furent donc souvent contestées. Baignères[2] et le *Journal encyclopédique*[3] signalent qu'on a relevé avec « plus ou moins d'aigreur » les « enjambements forcés, césures bizarres ». La Harpe, dans sa *Correspondance littéraire,* s'indigne que « sous prétexte de varier l'harmonie des vers » le poète la détruise à tout moment « en les réduisant aux formes de la prose, en leur ôtant le rythme qui leur est propre[4] ». Dans son *Cours de littérature*, avant 1799, il précisera et développera : « Il (Roucher) avait lu et entendu dire partout que notre versification n'avait pas et ne pouvait pas avoir l'extrême variété de la versification des Grecs et des Latins... Il s'avise, pour diversifier sa phrase poétique, de la construire tout uniment comme de la prose, sans se soucier s'il y restera forme de vers; et, pour varier le rythme, il n'imagine rien de mieux que de faire

1. *Observations sur l'art du comédien*, 2e édition, s. l. Aux dépens d'une Société typographique, 1774, in-12o, pp. 207-209.
2. *Op. cit.*, p. 235.
3. Avril 1780, p. 291.
4. *Œuvres*. Paris, Verdière, 1820-1821, 16 vol. in-8o, t. XI (t. II de la *Corr. litt.*), p. 250.

disparaître celui sans lequel les vers ne diffèrent plus de la prose que par la rime[1]. » Geoffroy, dans l'*Année littéraire*, parle comme lui : « M. Roucher, pour jetter sans doute plus de variété dans le rythme de notre poésie un peu trop uniforme, a tenté quelques innovations malheureuses : à l'exemple des Grecs et des Latins, il se donne la liberté d'enjamber d'un vers sur un autre[2]. » Le *Journal encyclopédique* conteste vivement le vers

Montrez-vous : tout un peuple attend ; qu'il vous contemple[3].

La sévérité de Geoffroy s'adoucit pourtant à l'occasion : « Quelquefois cependant cette cadence fait un bel effet; par exemple, en parlant d'un frêne abattu par des castors, l'auteur dit :

Sous l'effort de leurs dents à grand bruit sur *la plage*,
Il tombe...[4]. »

Il admet, en effet, comme presque tous les critiques, un principe nouveau : *le déplacement de la césure principale, le rejet, l'enjambement, sont des licences poétiques permises quand elles produisent un effet voulu et précis :* « Voyez, dit La Harpe, quand Racine se permet de faire enjamber ainsi un génitif, s'il oublie d'y joindre un effet :

J'y répondrai, madame, avec la liberté
D'un soldat qui sait mal farder la vérité[5]. »

1. *Op. cit.*, t. II, pp. 179-180.
2. 1780, t. II, p. 33.
3. 1780, 1er avril, p. 299.
4. 1780, t. II, p. 33.
5. *Op. cit.* (Cours de littérature), t. II, p. 180.

Il louera donc des vers tels que :

> Une moite vapeur dans les airs répandue
> S'abaisse, et sur les champs...[1].

Dans une *Epître* où il attaquera justement les audaces nouvelles, il écrira lui-même :

> Il s'arrête un moment, il écoute, et soudain
> Il s'approche : un berger assis au pied d'un hêtre...[2].

D'autres seront même plus indulgents. Ils passeront un peu plus discrètement sur les vers où le rythme s'altère sans qu'une intention claire justifie l'audace : « Une autre singularité, qui l'est beaucoup moins [rare], dit le *Journal de Paris*, est l'affectation de renvoyer certains mots de la fin d'un vers au commencement de l'autre, ou celle de détruire de tems en tems l'hémistiche, en ne mettant aucune césure au milieu des vers... Il est certain que ces mots renvoyés produisent quelquefois de l'effet; mais cet effet là même dépend de l'extrême sobriété avec laquelle on en fait usage... A l'égard de la suppression de l'hémistiche, on ne doit en savoir gré à l'Auteur que lorsqu'il en résulte quelque beauté frappante; autrement il n'y a qu'un inconvénient : en supprimant l'hémistiche, vous supprimez le vers aussi[3] ». Le médecin Baignères, qui n'était pas un homme de lettres, qui ne critiquait pas pour le public, et qui peut représenter l'opinion moyenne, parle comme le *Journal de Paris :* « L'auteur ins-

1. *Op. cit.* (Cours de littérature), t. II, pp. 186-187.
2. *Epître au comte de Schouwaloff*, Œuvres, t. III.
3. 3 mars 1780.

truit des reproches que l'on fait à notre poésie, dont la marche des vers est trop régulièrement monotone, a voulu rompre cette mesure, mais il est tombé dans un autre défaut, c'est que beaucoup de ces vers sont absolument de la prose aux rimes près... Pour la coupe des hémistiches, je suis de l'avis de la critique; ce ne sont plus des vers, c'est de la prose rimée[1]. » Mais il proclame nettement le droit qu'eut Roucher de demander à une versification plus libre les effets heureux des césures irrégulières et des rejets ou enjambements. « Ces messieurs rejettent absolument les vers suivants :

Un long deuil sur les murs des sacrés édifices
S'étendait...
L'immortel océan gronde, écume de joie,
S'élève...

et je ne suis pas de leur avis, car dans ces vers les deux mots *s'étendait* et *s'élève*, font image[2]. »
Il louera des vers tels que :

Son œil épouvanté voit les flancs épaissis
S'élargir...
Descendre en tourbillons dans la plaine, et s'étendre,
Et rouler...[3].

Comme Baignères, Bailly proteste contre les critiques qui confondent les audaces heureuses et les rythmes inutilement altérés : « Le reproche qu'on vous a fait d'imiter Ronsard et du Bartas me paraît tout à fait ridicule... Ce reproche injuste n'est sans

1. *Op. cit.*, pp. 187, 254, et *passim* (80-81, 123, 160, etc...).
2. *Op. cit.*, pp. 24-25.
3. *Ibid.*, p. 30.

doute fondé que sur les enjambements que vous vous êtes permis peut-être un peu trop fréquemment. Il y en a plusieurs qui m'ont plu :

> Sur la roche sauvage où le chêne a vieilli
> J'irai m'asseoir...

Il y a, dans la pensée, un mouvement qui emporte au delà des vers; ce mouvement excuse la violation de la règle ou plutôt empêche de l'apercevoir. Mais lorsqu'il y a description ou récit tranquille, j'avoue que l'enjambement me déplaît. Je n'aime point, par exemple :

> On dit qu'à ses regards l'indulgente Immortelle
> Apparut, lui sourit.. »[1] ([a]).

Moins hardi que Roucher et plus fidèle aux servitudes traditionnelles, Delille, dans ses *Géorgiques* et ses *Jardins*, fut jugé comme l'auteur des *Mois :* « On est convenu assez généralement, nous dit le *Journal de Paris*, qu'il ne doit être permis de déroger à la règle dont il s'agit que lorsque l'infraction produit quelque image frappante. M. l'abbé de Lille la viole bien plus rarement que l'auteur des *Mois;* mais il la viole quelquefois sans qu'il en résulte aucune espèce de beauté[2]. » Dès 1770, le *Journal encyclopédique*

1. Lettre à Roucher du 25 avril 1780, publiée par M. A. Guillois dans le *Bulletin de la Société historique d'Auteuil et de Passy*. t. I (1892), p. 72.
2. 12 juillet 1782.

a. Chénier exprimait sans doute une théorie analogue lorsqu il écrivait dans un fragment en prose : « On trouve son livre... écrit... en vers barbares, coupés gauchement, pendants tout de travers, disloqués en césures incohérentes. » (*Sur la perfection des arts*, publ. p. A. Lefranc. *Revue de Paris*. 15 oct. 1899, p. 685.)

citait déjà avec éloge des vers où la coupe s'affranchit des règles classiques[1]. La Harpe loue le poète de varier « avec beaucoup d'art le rythme et la tournure de nos vers ».

L'Univers ébranlé s'épouvante; le dieu...

rend selon lui « très heureusement la suspension du vers latin, *per gentes humilis stravit pavor* ». Il conteste seulement l'affaiblissement inutile des césures dans des vers tels que :

L'airain même parut sensible à nos malheurs[2].

Négligences assez rares d'ailleurs dans les *Jardins* pour qu'on y loue seulement l'heureuse versification de l'auteur. La *Correspondance littéraire* de Meister[3], celle de La Harpe[4] précisée plus tard par son *Cours de littérature*[5], vantent ainsi le « rythme le plus flexible et le plus harmonieux », l'art de « maîtriser notre vers alexandrin par le travail des constructions et des tournures, et de lui donner un mouvement aussi diversifié qu'il soit possible ». Mêmes éloges de Garat[6] et La Harpe[7] pour Fontanes dans son *Essai sur l'homme* et sa *Forêt de Navarre* : « Dans le morceau suivant, qui est d'un ton plus

1. 1770, 1er février, p. 419.
2. *Op. cit.* (*Œuvres*), t. XIV, pp. 28, 34, 182 (publié d'abord dans le *Mercure de France*, 1770, 1er février, pp. 94, 101).
3. *Correspondance littéraire, philosophique et critique*, par Grimm, Diderot, Raynal, Meister, publ. par M. Tourneux. Paris, Garnier, 1877-1882, t. XIII, p. 182.
4. *Op. cit.*, t. XII, p. 22.
5. *Op. cit.*, t. II, p. 152.
6. *Mercure de France*, 1er avril 1780, p. 29.
7. *Ibid.* septembre 1783, p. 106.

élevé, vous observerez la marche imposante et soutenue de la phrase poétique, et cet art de couper le vers sans le réduire à la prose, et de varier le rythme sans le détruire ; deux choses si différentes, et qu'aujourd'hui l'ignorance et le mauvais goût confondent si souvent...

Les planètes soudain, le soleil étonné
S'égarent en désordre, et l'ange détrôné...

Cet hémistiche « s'égarent en désordre » est rejeté avec beaucoup d'art.....

S'entasse à chaque pas, s'élargit, se prolonge,
Croît toujours ; et mon cœur dans l'extase se plonge.

Les quatre premiers vers et le commencement du cinquième ont été produits, on le voit, par une grande intention de style; mais on sent plutôt l'intention que l'effet. »

Les théoriciens d'école furent d'ailleurs dépassés. Les alexandrins de Roucher, si résolument « incorrects » qu'ils fussent, eurent semble-t-il des partisans qui ne firent point de restrictions. L'honnête Baignères, malgré ses timidités, se laisse aller parfois à les goûter pour eux-mêmes : « Pour ce qui regarde les mots rejetés d'un vers à l'autre... la marche du vers en devient plus rapide, plus animée, et l'uniformité fatiguante de nos vers qui marchent toujours deux à deux disparaît[1]. » Le *Journal encyclopédique* accepte chez Delille les enjambements que ne justifie aucune « image frappante :

1. *Op. cit.*, p. 253.

Les pâles peupliers, les saules demi-verds
Ornent souvent son cours. Quelle source féconde
De scènes, d'accidens!

On sent que ces enjambemens ne proviennent que de l'envie de varier la coupe des vers... Cette méthode ne peut qu'être approuvée par le goût[1] ». Les virulentes attaques de La Harpe dès 1779 contre la « Nouvelle Ecole » semblent bien prouver qu'elle avait quelque crédit. « Prônée par l'ignorance[2] », elle n'échappait pas, s'il faut l'en croire, au ridicule :

Veut-on que notre mètre, en sa marche arrêté,
De la mesure antique ait la variété,
Substituez alors, la ressource est aisée,
Au rhythme poétique une prose brisée[3].

Mais l'ignorance avait justement pour elle le lent travail de dislocation qui, des *Géorgiques* aux *Mois*, aux *Jardins* et à Chénier, opposait à la doctrine de Richelet des œuvres poétiques de technique bien plus hardie que les vers mêmes de Racine.

1. 1er août 1782, p. 482.
2. *Op. cit.* (*Cours de littérature*), t. II, p. 178.
3. *Op. cit.* (*Œuvres*), t. III, p. 325.

CHAPITRE II.

La Pratique[1].

Les études de versification échappent malaisément à l'arbitraire. Il est des coupes, classiques ou romantiques, qui s'imposent sous peine de contresens; il en est d'autres qui sont vraisemblables, d'autres enfin qui demeurent incertaines et peuvent se modifier au gré de nos impressions. Surtout, malgré le mouvement qui éloigne les poètes du XVIIIe siècle de l'alexandrin monotone, nous gardons en nous, par l'influence souveraine du romantisme, des tendances qu'ils n'ont pas connues. Spontanément nous fuyons la régularité du vers, parce que nos oreilles entendent toujours les rythmes des poètes contemporains. Nous aurons donc grand mal à nous assurer que nous lisons des vers de Roucher et Delille comme ils les ont compris; les exemples oscilleront souvent entre le souvenir du vers de Boileau et nos souvenirs romantiques. M. Souriau, par exemple, tente

1. Nous abrégerons ainsi les références :

Ra : Racine (*I*, *Iphigénie*. — *P*, *Phèdre*. — *E*, *Esther*. — *A*, *Athalie*). Du : Ducis. — M : Marmontel. — Bn : Bernis. — S : Saint-Lambert. — *Es* : *Esprit des Journaux*. — *G* : Delille, *Géorgiques*. — L : Lebrun. — Bt : Bertin. — *J* : Delille, *Jardins*. — Bq : Berquin. — F : Florian. — Font : Fontanes. — *M*1 : Roucher, *les Mois*, t. I; — *M*2, *Ib.*, t. II. — H : Victor Hugo.

d'établir que le vers de Racine obéit très souvent à la coupe ternaire (4-4-4) de Victor Hugo[1]. Si l'on ne tient pas compte des *Plaideurs* (vers de comédie-farce beaucoup plus libres, même pour la doctrine classique rigoureuse), les cinq premiers exemples qu'il cite sont ceux-ci :

Que tardez-vous? || Allez vous perdre | et me venger.
Mais puisqu'un roi || flattant la main | qui vous menace.
Ouvrez vos yeux : || songez qu'Oreste | est devant vous.
Toujours punir, || toujours trembler | dans vos projets.
Si votre cœur | était moins plein | de son amour.

Assurément ces vers échappent à la coupe monotone 6-6. Mais il n'en est aucun où l'on ne puisse marquer nettement l'hémistiche *sans absurdité*. Il n'en est aucun que la déclamation conventionnelle du XVIIe siécle n'ait pu sans ridicule plier à la cadence traditionnelle. Même aujourd'hui les exemples 2 et 5 pourraient, avec quelque bonne volonté, être comptés comme vers à trois césures, celle de l'hémistiche ayant la même valeur que la troisième. On peut à la rigueur, aux exemples 3 et 4, appuyer sur *songez* et *toujours* et y placer ainsi la coupe traditionnelle. Nous pourrions multiplier les exemples[2]. Constamment nous devinons mal comment les

1. *Op. cit.*, p. 449.

2. M. Lanson (*Théâtre choisi de Racine, op. citat.*, p. 1088) signale comme coupes ternaires ces vers de Racine :

Jamais femme | ne fut plus digne | de pitié.
Les prêtres | ne pouvaient suffire | aux sacrifices.
Vous, enfants, | préparez un trône | pour Joas.

Il n'est pas absurde de supposer que les lecteurs du XVIIe siècle et *peut-être* Racine leur donnaient le rythme 6-6.

poètes du XVIIe ou du XVIIIe siècle, comment surtout la masse des lecteurs a pu lire tels ou tels vers. Comment donc établir des statistiques où les chiffres ne s'appuient pas sur d'innombrables incertitudes?

Nous nous sommes résolus, en principe, à n'utiliser que des exemples incontestables, non seulement pour nous, mais pour les contemporains de nos auteurs. Le seul signe qui nous reste, pour fixer sûrement les repos marqués dans le vers, est la ponctuation. S'il y a *point*, *point et virgule* ou *virgule*, nous sommes assurés qu'il y a pose pour la voix. Le signe est extérieur et nous dégage *ipso facto* de l'impression personnelle. Sans doute, cette ponctuation pourrait être parfois affaire d'imprimeur[1]. Fréron fils, par exemple, en citant un vers de Roucher[2], lui fait cadeau d'un vers romantique :

Il descend de son char d'un pas grave, il s'avance...

En réalité, dans l'édition in-4° et dans l'édition in-12, Roucher écrit :

Il descend de son char, d'un pas grave il s'avance...

L'incertitude importerait peu. La ponctuation prouvera toujours qu'un lecteur moyen, représentant l'opinion ambiante, coupait le vers ainsi qu'elle l'indique. Nous savons, du reste, avec quel soin la plupart des auteurs étudiés ont revu leurs œuvres. Saint-Lambert, Roucher, Delille se corrigent avec

1. On sait que, pour Racine, la ponctuation des éditions est toute moderne.

2. *Année littéraire*, 1780, t. II, p. 15.

une minutieuse patience[1]. Roucher, dont nous avons vu les manuscrits subsistants[2], ponctue soigneusement ses brouillons. A elles seules enfin, les ponctuations imposées rigoureusement par le sens suffiraient à soutenir nos statistiques[3].

Ce n'est pas dire que nous échappons ainsi à toute incertitude. Les signes de ponctuation n'ont pas nécessairement au XVIIIe siècle la même valeur qu'aujourd'hui. Le *point* indique une pause incontestable. Comme aujourd'hui, très souvent le *point d'exclamation* et le *point d'interrogation* indiquent une intonation et la valeur du temps marqué dépend du contexte[4] :

Viens trouver au hameau la Nature et l'Amour,
Fanni ! viens m'embellir les champêtres asiles. (L., II, 3.)

Tandis que loin de Toi ma Vie est moissonnée,
Que fais-tu, Lycoris? Amante infortunée !
Sans doute ton amour brûle de me revoir. (L., II, 77.)

Toutes les habitudes de ponctuation du XVIIIe siècle rendent possible qu'il n'y ait ni rejet ni enjambement dans ces vers ; le *point d'exclamation* et le

1. Cf. notre ouvrage : *Le sentiment de la nature, etc.*, 2e partie, livre III, chap. III. Cf. également les *Errata* de Saint-Lambert dans la première édition des *Saisons*.

2. Chez M. Emile Roucher.

3. Celles qui sont moins certaines seront classées à part. Restent les fautes d'impression. Nous avons reculé devant la tâche de reviser le texte de nos 45,000 vers ; il y a peut-être des efforts disproportionnés avec le résultat à atteindre. Pourtant, Saint-Lambert, Delille, Roucher peuvent marquer les trois degrés de la liberté du vers. Nous avons, pour chacun d'eux, confronté les éditions signalées en tête de notre étude.

4. A l'ordinaire, non toujours, ils sont suivis d'une minuscule quant ils n'équivalent pas à un point.

point d'interrogation y ont peut-être, comme pause, la valeur d'une virgule. Le *point et virgule* s'emploie fréquemment pour séparer deux propositions étroitement unies, deux groupes de mots parallèles, là où nous ponctuons nécessairement par une virgule :

Mais tandis que la nège au fond d'une chaumière
Relègue l'indigent; le char de la lumière
Roule, touche... (*M*2, 205.)

Rivaux meuglans d'amour, les Taureaux indomptés
S'appellent au combat; cependant qu'une Hélène...
(*M*1, 156.)

Si ton terrein est gras; dès la saison nouvelle
Qu'on y plonge le soc, et que l'été poudreux... (*G.*, 4.)

Qui? ta vive rougeur,
Et tes regards baissés; tout trahit le mystère. (Bq., 35.)

Heureux de sa blessure, il l'aime; il la nourrit. (*M*1, 163.)

Vous les soupçonnez peu ces rigueurs de l'année,
Vous, riches Citadins; vous, troupe fortunée...
(*M*2, 202.)

Aussi, dans les éditions successives, la *virgule* se substitue parfois au *point et virgule* et inversement :

Mais à ces mœurs encor il manquait l'élégance;
Il manquait les beaux-arts. (S., 120.)
(... l'élégance,) (S., VIe éd., 155.)

Quand je me dis le soir, sous mon toit solitaire,
J'ai fait ce jour encor le bien que j'ai pu faire,
Mon cœur s'épanouit : (S., 135.)
(... faire;) (S., VIe éd., 173.)

Accours, viens rompre enfin l'insipide niveau. (*J.*, 41.)
(Accours;...) (*J.*, 1833, 15.)

Très fréquemment, le *point et virgule* s'emploie à la place de notre *virgule* pour séparer deux propositions coordonnées par *et :*

Sur sa roue étonnée, Ixion, ô merveilles!
Respire; et voit Sysiphe assis sur son Rocher...
(L., I, 99.)

Mes esprits sont émus ; et mon âme attendrie
Echappe avec transport au trouble des palais...
(Bn., 277.)

Tout dort. Je veille seule ; et je t'appelle en vain...
(L., II, 16.)

Chacun d'eux prit pour femme une jeune étrangère ;
Et la mort les frappa. La triste Noémi... (F., 8.)

Mêmes changements d'une édition à l'autre :

Il veut; et des sentiers courent de toutes parts... (*J.*, 24.)
(Il veut,...) (*J.*, 1833, p. 11.)

Vos succès, vos plaisirs, votre union charmante,
Ce spectacle si doux de la vertu contente,
Me tiendront lieu de tout, et sans les regarder... (S., 98.)
(Me tiendront lieu de tout; ...) (S., VIe éd., p. 135.)

La coupe est donc parfois incertaine :

L'Orient va r'ouvrir son palais de vermeil,
Il l'ouvre; et tout armé s'élance le soleil. (*M*I, 194.)

Roucher a certainement voulu le rejet, d'après tout ce que nous savons de ses habitudes. Mais rien n'assure rigoureusement qu'il ne faille pas garder le rythme classique dans ces vers :

Orphée en vain l'appelle, en vain la suit encore,
Il n'embrasse qu'une ombre; et l'horrible nocher...
(*G.*, 95.)

Mais, seigneur, vous vivez, je suis libre; et tout change.
(*M*1, 484.)

L'incertitude est plus grande encore pour l'emploi de la *virgule*. Comme le *point et virgule* peut équivaloir à la *virgule* devant *et*, la virgule placée entre deux mots ou phrases coordonnées par *et* serait très souvent supprimée aujourd'hui :

Quel homme vers la vie, au moment du départ,
Ne se tourne, et ne jette un triste et long regard...
(*J.*, 92.)

Un torrent écumeux tombe, et roule en grondant...
(Bt., 163.)

L'autre s'arrête, et pense auprès de ces guérets... (*J.*, 3.)
Bien loin de rajeunir, la Terre tous les ans
S'épuise, et par degrés amoindrit ses présens...
(*M*2, 265.)

Saint-Lambert imprime dans la première édition :

Du bouton déployé fait sortir le feuillage,
L'élève, et le répand sur l'arbre qu'il ombrage... (S., 4.)

Il n'y a pas là de rejet imitatif. La sixième édition imprime :

L'élève et le répand... (S., VIe éd., 40.)

Roucher écrit :

L'immortel Océan, gronde, écume de joie,
S'élève, et sur la plage à grands flots se déploie...
(*M*1, 5.)

Il y a probablement rejet. Nous ne pouvons en décider sans conteste.

Les écrivains et les imprimeurs du XVIIIe siècle sé-

parent aussi fréquemment par une virgule, aujourd'hui supprimée, la relative de la principale :

> Hardis réformateurs d'un globe, où vous rampez...
> (*M*2, 264.)

> Sa vague mugissante appelle à d'autres bords
> Ces vaisseaux, que l'hiver enchaînait dans nos ports...
> (*M*1, 5.)

> J'avançais cependant sous cet immense ombrage,
> Qui couronne en jardins nos remparts orgueilleux...
> (Bt., 23.)

Il n'y a donc pas nécessairement de coupe romantique dans des vers tels que celui-ci :

> Lent et majestueux il s'avance, escorté
> Des glaçons, qui n'aguère enchaînaient sa fierté.
> (*M*2, 327.)

Ainsi, notre statistique ne peut pas être rigoureusement impersonnelle. Refaite par d'autres, et sans tenir compte de nos erreurs d'inadvertance, elle pourrait avoir quelque flottement. Mais les écarts entre les chiffres obtenus sont généralement si larges que les vers discutés ne changeraient rien à nos conclusions. Nous n'avons pas renoncé à faire état des vers où la coupe non classique est incontestable, bien qu'aucun signe de ponctuation ne la marque. Roucher écrit :

> Où le Russe vieillit et meurt dans l'esclavage.

On ne peut sans absurdité refuser au vers la coupe ternaire. Mais nous n'avons tenu compte que de ceux où le doute est impossible ; *nous les avons*

toujours cités. Tous les renvois s'appliquent à des coupes marquées par une ponctuation.

Les dérogations aux règles de Boileau sont à l'ordinaire classées d'une façon assez rudimentaire : disparition ou effacement de la césure d'hémistiche — rejet — enjambement. En réalité, il y a plusieurs sortes de rejets et d'enjambements, comme bien des façons de varier la coupe du vers. Toutes ne sont pas également « audacieuses » et ne marquent pas un même progrès vers la versification romantique. Nous distinguerons, selon la tradition, le *rejet* de l'*enjambement.* En fait, on passe insensiblement du *rejet*, mot isolé, à l'*enjambement*, groupe de mots. Nous dirons, pour notre usage, que le rejet est constitué par deux mots au plus, dont un article, adjectif-pronom, ou la conjonction *et* :

> L'affreux Léviathan, de son antre profond,
> S'élance; et les brisant de son énorme front... (*M*1, 158.)

Nous distinguerons du rejet réel le *rejet par interpellation :*

> De ces hommes fameux, quel guerrier suit les traces,
> Minerve? Est-ce une erreur de mon œil prévenu...
> (*M*2, 377.)

Ce rejet, toléré par les traités classiques, n'a pas la même valeur que le premier. Nous classerons séparément les enjambements proprement dits et les *enjambements d'hémistiche :*

> Je l'ai goûté jadis le bonheur d'échapper
> Aux horreurs de la mort : sa faulx m'allait frapper.
> (*M*1, 147.)

Le rythme qui subsiste : 6 — (6, 6) — 6, est plus proche du rythme classique. A côté des rejets et enjambements prôprements dits ou *descendants*, nous placerons les *rejets* et *enjambements inverses* où le vers qui suit semble empiéter sur celui qui précède :

Allongé sur la terre, il la couvre. Sa tête
S'ombrage des replis d'une sanglante crête... (*M*I, 214.)

Elle a percé la nue; elle coule : un doux bruit
A peine dans les bois de sa chûte m'instruit. (*M*I, 83.)

Ces rythmes impliquent comme le dessein *prémédité* de ne plus observer la cadence régulière; ils sont plus significatifs que les autres. Quand la césure essentielle ne se trouve plus à l'hémistiche, nous distinguerons, pour la simple clarté du classement, les coupes *avant hémistiche* et *après hémistiche*. Nous classerons à part, comme marquant une dernière étape vers la libération du vers :

1° Les *coupes nettement ternaires;*

2° Les *coupes irrégulières consécutives*, où deux ou plusieurs rejets, enjambements, césures déplacées mêlent une série de vers en éléments rythmiques tout à fait brisés :

Le Peuple et le Soldat, tout fuyait. Une Femme
S'élance; et d'une voix que la colère enflamme :
« N'avez-vous plus de Roi? N'avez-vous plus d'enfans,
Lâches? Eh bien! fuyez : seule, je les défends. »
Hachette, c'est le nom de la jeune Héroïne,
Dit et marche. A sa voix une chaleur divine... (*M*I, 266.)

3° Les *vers unis par coupes ternaires* où deux vers

ne forment en réalité que trois éléments rythmiques :

> Le peuple et le soldat, tout fuyait. Une Femme
> S'élance; et d'une voix que la colère enflamme... (*M*1, 266.)

> Je m'endors : et mes sœurs et mon père éperdus
> Se disoient : il s'endort pour ne s'éveiller plus... (*M*1, 148.)

D'autres distinctions sont nécessaires. Pour une même catégorie, rejet, rejet inverse, enjambement, etc..., tous les exemples n'ont pas la même valeur. L'importance de l'enjambement, du rejet, etc... se modifie selon la liaison faible ou forte avec ce qui précède et ce qui suit :

> Et les hameaux détruits et les ponts fracassés
> Roulent, et des humains emportés par l'orage,... (*M*2, 208.)

> Use en maître absolu : prends ce glaive sacré,
> Egorge-moi : je veux que mon sang t'appartienne. (*M*1, 3.)

Ces deux exemples n'auraient pas été aussi vivement contestés par les partisans du rythme classique. *Roulent* est étroitement uni au vers précédent. Il y a au contraire pause légère après *glaive sacré*. Nous avons donc distribué les *rejets, rejets inverses, enjambements, enjambements inverses, enjambements d'hémistiches* en quatre catégories de netteté décroissante.

I. Rejets ou enjambements étroitement liés au vers auquel ils se rattachent et nettement distincts du vers qu'ils commencent ou achèvent :

> Aux marches de l'autel son front avec respect
> S'incline; et tous les cœurs, émus à son aspect...
> (*M*1, 200.)

II. Léger repos entre le rejet ou l'enjambement et les mots qu'il complète, généralement par intercalation d'un complément circonstanciel, d'une incidente, etc... :

Par-tout semant le trouble et donnant le trépas,
Il court : le sable à peine est marqué de ses pas... (*M*2, 5.)

Le père, quel objet pour les regards d'un père!
S'éveille, et dans les nœuds d'une immense vipère...
(*M*1, 216.)

Les terreurs de mon Dieu, comme une vaste armée
M'assiégent : quand sera leur fureur désarmée...
(*M*1, 292.)

III. Rejet ou enjambement qui complète le sens du vers, mais *inutile pour que la phrase soit grammaticalement achevée.* Pause assez forte par conséquent entre la fin du vers et le rejet :

L'insecte scelle enfin sa tombe jaunissante,
S'assoupit; et son corps en Nymphe transformé...
(*M*1, 73.)

Meurtriers l'un de l'autre, ils tombent sur la plaine,
Ils tombent : et leur voix, par un dernier effort...
(*M*2, 10.)

IV. Le rejet ou l'enjambement se rattachent encore au vers qui précède ou suit, mais ils se lient pourtant quelque peu à l'autre vers et disparaîtraient le plus souvent par une modification légère de ponctuation :

L'Orient va r'ouvrir son palais de vermeil,
Il l'ouvre; et tout armé s'élance le Soleil... (*M*1, 194.)

Cette catégorie comprendra les cas les moins significatifs.

Coupes avant ou après hémistiche. — Deux catégories marqueront l'importance décroissante de la coupe irrégulière par rapport à la coupe de l'hémistiche :

I.

On se tait : au milieu de ce profond silence... (M, 23.)

II.

Venez aux champs; venez sous des berceaux épais...
(*M*2, 13.)[1]

Théâtre. — L'alexandrin dramatique exigera quatre nouvelles catégories. Souvent, il est coupé avant ou après l'hémistiche *par le changement d'interlocuteur.* Ces coupes marquent un commencement de dislocation du rythme; mais elles sont fréquentes, même chez les classiques et moins significatives que les autres. Même observation pour les coupes ternaires et les vers unis par coupe ternaire, *par changement* ou *double changement d'interlocuteur :*

Est-ce Helmonde?
Elle-même, oui : ses soupirs, ses larmes...
(Du., I., 411.)

Sortons, Norceste.
Eh bien! que pensez-vous?
Madame...
(Du., I, 113.)

1. Il est trop évident qu'il y a entre toutes ces catégories des transitions insensibles. Les vers se rangeraient souvent indifféremment dans celle qui précède ou suit. Mais pratiquement les mêmes incertitudes se retrouvent pour tous nos auteurs et les catégories restent comparables entre elles.

Vous avez vu Norceste?
Il a d'abord porté
Ses premiers pas vers vous... (Du., I., 111.)

Nous disposerons ces groupements selon une valeur approximativement croissante, des plus classiques libertés aux plus hardies : *rejet par interpellation — enjambement d'hémistiche — rejet — coupe avant et après hémistiche — rejet et enjambement inverses — coupe ternaire — coupes irrégulières consécutives — distiques à coupe ternaire.*

Chaque fois nous donnerons un exemple, puis les références[1], exception faite pour les vers non ponctués, toujours cités. Nous terminerons par les conclusions statistiques.

POÈTES DRAMATIQUES

MARMONTEL

1. Rejet par interpellation.

Amulius lui-même en ces lieux va paraître,
Madame. Aux vœux de Rome il cédera peut-être... (466)

Ib., 470, 471, *Ib.*, *Ib*, 473, 478, 481, 484, 487, 497, 498, 499, 503, 505, 507.

2. Coupe avant hémistiche par changement d'interlocuteur.

Et vos enfants? — Ecoute, et vois si je m'abuse... (468)

469, 471, 474, *Ib.*, 476, *Ib.*, 478, *Ib.*, 479, *Ib.*, *Ib.*, *Ib.*, 481, *Ib.*, 482, 483,

1. Chiffre du vers pour Racine. La page pour les autres auteurs.

Ib., *Ib.*, 485, *Ib.*, *Ib.*, *Ib.*, 486, *Ib.*, 487, 488, *Ib.*, 489, 490, *Ib.*, *Ib.*, *Ib.*, 494, *Ib.*, *Ib.*, 495, *Ib.*, *Ib.*, *Ib.*, *Ib.*, 497, *Ib.*, 498, 499, *Ib.*, 501, *Ib.*, 503, *Ib.*, 504, 506, *Ib.*, 508.

3. Coupe après hémistiche par changement d'interlocuteur.

Quel est-il donc pour toi ce scélérat? — Je tremble... (506)

4. Enjambement d'hémistiche.

I

Laissez-moi le revoir; et s'il veut que j'abjure
Le serment qui m'arrête; infidèle, parjure... (491)

508.

II

Qu'aux tendres noms de père, et de fils, et d'époux,
Rien ne résiste au monde? — En est-il de plus doux... (470)

474, 477, 480, 481, 483, 492, 497, 501.

III

Vois l'état où je suis — Je tombe à vos genoux,
Seigneur, écoutez-moi. Quel que fut mon époux... (486)

506.

5. Rejet.

II

Moi, qui suis, par devoir, l'ami des malheureux,
Je parlerai. Souvent il a daigné m'entendre... (466)

471, 478, 479.

6. Enjambement.

II

Tout à coup, sur le Tibre, en un temple où nos mains
Offraient l'encens aux dieux protecteurs des Romains,
On m'arrête; on saisit mes compagnes craintives... (466)

485.

III

Ils sont à moi, c'est moi qui leur donnai le jour,
M'écriai-je. Aisément on en croit la nature... (468)

471, 474, 489.

7. Coupe avant hémistiche.

I

Que veut-il? Qu'aura fait sa violence impie... (466)

466, *Ib.*, 469, 471, 472, *Ib.*, *Ib.*, *Ib.*, 473, 474, 476, 478, 479, *Ib.*, 480, *Ib.*, 482, 483, 486, *Ib.*, *Ib.*, 487, 494, *Ib.*, *Ib.*, *Ib.*, 495, 496, 497, 498, *Ib.*, 499, *Ib.*, 500, 501, 502, *Ib.*, *Ib.*, 503, *Ib.*

II

On m'arrête; et je crois vous perdre pour toujours... (472)

477.

8. Coupe après hémistiche.

I

Et mieux aimer le rendre illustre, en le comblant... (500)

9. Rejet inverse.

I

Quel destin t'a conduit? — J'y suis né. Mes amis
M'ont choisi pour leur guide; et, librement soumis... (492)

10. Enjambement inverse.

II

Désarmé, dans les fers, il m'accable; et c'est moi
Qui semble d'un vainqueur subir ici la loi... (493)

491.

11. Coupe ternaire par double changement d'interlocuteur.

Elle est vivante? — Elle est devant vous — Ah! Madame...
(483)

471, 495, *Ib.*

12. Coupe ternaire.

Sa voix faible, ses yeux éteints, ses pas tremblants... (475)

502 (2-7-3).

13. Coupes irrégulières consécutives.

Laissez-moi le revoir; et s'il veut que j'abjure
Le serment qui m'arrête; infidèle, parjure,
N'importe, c'en est fait, je m'immole; et demain,
Dût le ciel m'en punir, je vous donne ma main. (491)

471 (Enjambement, Rejet, Rejet).

14. Vers unis par coupe ternaire.

Le roi veut vous parler, madame. Suivez-moi,
Seigneur. — Impunément nous fera-t-on la loi? (498)

DUCIS

1. Rejet par interpellation.

Avez-vous des secrets que je ne puisse apprendre,
Madame? — Ah! laisse-moi — Mais songez dans ce jour...
(I, 91)

I, 129, 139.

2. Coupe avant hémistiche par changement d'interlocuteur.

Vous, seigneur? — C'est par là que ma prudente audace...
(I, 81)

90, 93, *Ib.*, 95, 99, *Ib.*, 103, 112, 113, 115, 116, *Ib.*, *Ib.*, 121, 135, 140, 141, *Ib.*, 143, 145, 146, 333, 363, 366, 371, 379, 380, *Ib.*, 384, 394, 397,

Ib., 399, *Ib.*, 415, 421, 426. — II, 16, 17, 32, 37, 45, 49, 54, 60, 62, 63, 66, *Ib.*, *Ib.*, 72, 75, 76, 77, *Ib.*

3. Coupe après hémistiche par changement d'interlocuteur.

Quel monstre à ce forfait vous conduisit? — L'amour... (I, 93)

I, 100, 104, 147, 361, 406, 420.

4. Enjambement d'hémistiche.

I

Vous avez vu Norceste? — Il a d'abord porté
Ses premiers pas vers vous. — Il vous eût raconté... (I, 111)

I, 112, 397. — II, 63.

II

Si de ses maux enfin mon fils est la victime,
Je recevrai vos lois; son sujet aujourd'hui... (I, 89)

I, 95, 109, 148, *Ib.*, 149.

III

Tantôt d'un seul objet occupant sa pensée,
Immobile, interdit; tantôt saisi d'horreur... (I, 80)

I, 87, 97, 399. — II, 21.

IV

J'ai voulu lui parler : plein de l'horreur profonde
Qu'inspirait à mon cœur l'effroi d'un autre monde,
Quel est ton sort? lui dis-je; apprends-moi quel tableau...
(I, 103)

II, 34.

5. Rejet.

I

Près d'un chêne enflammé devant moi se présentent
Trois femmes. Quel aspect! non, l'œil humain jamais... (II, 35)

III

Le duc de Cornouaille obtint son autre fille,
Régane : et ses États, entre eux deux partagés... (I, 339)

I, 80. — II, 14, 47.

6. Enjambement.

II

Ce vieillard généreux, par son zèle animé,
C'est Kent : son seul forfait est de m'avoir aimé. (I, 407)

III

Oui. — Qu'il vivait encor, qu'il était malheureux,
Que vous l'aimiez? — Sans doute — Eh! quels revers affreux.
(I, 339)

7. Coupe avant hémistiche.

I

J'ajoute donc : « Je sais de quel sinistre augure... (I, 79)

I, 88, 95, *Ib.*, 116, 119, 124, *Ib.*, 331, 348, 355, 361, 376, 399, 400, 420, 422. — II, 12, 15, 24, *Ib.*, 30, 33, 35, 42, 47, 50, 51, 62, *Ib.*, 64, *Ib.*, 69, *Ib.*, *Ib.*, 74, 79.

II

Non : l'homme impunément ne fut jamais barbare. (II, 70)

Ib.

8. Coupe après hémistiche.

Si c'était là son sort, hélas!... Tonnerre, arrête! (I, 373)

II, 36.

II

C'en est fait je te suis, je pars; rien ne m'arrête. (I, 343)

9. Rejet inverse.

Il vit. — Quel est son nom? — Léar. — Léar! J'ignore
Ce qu'il peut être. — Hélas! — Et vous connaît-il? — Non.
(I, 397)

II, 61.

II

Tu fus donc informé? — Oui, cher prince. — Mon père,
Que du soleil encor ne voit-il la lumière. (I, 100)

10. Enjambement inverse.

I

A-t-on pu découvrir...? — Je l'ignore. — En secret
Quel motif donne-t-on d'un aussi grand forfait? (I, 112)

I, 100.

II

Mon œil épouvanté le cherche... et je ne voi
Que ce ciel menaçant prêt à fondre sur moi. (I, 374)

11. Coupe ternaire par changement d'interlocuteur.

La nuit! — Partez, seigneur, partez; sauvez le roi. (I, 366)

I, 411.

12. Coupe ternaire par double changement d'interlocuteur.

Sortons, Norceste. — Eh bien! que pensez-vous? — Madame...
(I, 113)

I, 123.

13. Vers unis par coupe ternaire.

Vous avez vu Norceste? — Il a d'abord porté
Ses premiers pas vers vous. — Il vous eût raconté... (I, 111)

I, 399.

14. Coupes irrégulières consécutives.

Sur des bords étrangers, hélas! de mes malheurs
Tu fus donc informé? — Oui, cher prince. — Mon père,
Que du soleil encor ne voit-il la lumière!
Le temps, qui sait calmer les plus justes regrets,
Pourra peut-être enfin vous consoler. — Jamais! (I, 100)

POETES DESCRIPTIFS

SAINT-LAMBERT

1. Enjambement d'hémistiche.

I

Le fermier inquiet tantôt porte les yeux
Sur les côteaux jaunis, et tantôt vers les cieux.

(9, supprimé VIe éd.)

VIe éd., 80.

II

De leurs humbles sommets sortoit l'eau pure et vive
Qui baignait les jardins; conduite et non captive...

(12, supprimé VIe éd.)

51, 96, 125 (supprimé VIe éd.), 132, 135 (ponctuation modifiée VIe éd.). — 2e partie, 68. — VIe éd. seulement : 60, 77, 102, 125, 150.

III

Ce spectacle à Damon n'ôte point l'espérance,
Ne le rend point jaloux; il poursuit ses projets. (56)

58, 96, 120. — 2e partie, 64, 80. — VIe éd. seulement : 47, 146, 167.

IV

Le corps demi-courbé, les genoux chancelants
Et l'oreille attentive, il avance à pas lents.. (57)

(Ponctuation modifiée, VIe éd.)

98 (ponct. mod. VIe éd.), 133 (ponct. mod. VIe éd.).

2. Enjambement.

III

Je ne sais quelle peur a saisi mes esprits,
Mais je crains; ces vallons, ces bois, ces champs flétris... (96)

48.

3. Césure avant hémistiche.

I

J'étais content; mais seul dans cet heureux séjour... (13)

52, 76 (modifié VIe éd.), 91, 133. — VIe éd. seulement : 145, 147, 153.

II

L'autre s'arrête, et pense auprès de ces guérets...

(3, modifié VIe éd.)

Jusqu'aux antres voisins de l'onde hyperborée... (4)
Les oiseaux voltigeants de rameaux en rameaux...

(9, supprimé VIe éd.)

Leurs cimes à travers la blancheur la plus pure...

(10, modifié VIe éd., coupe intacte.)

Où languit enchaîné dans sa prison de verre... (11)
Le narcisse courbé sur sa tige flottante... (17)

4. Enjambement inverse.

Tout est morne, brûlant, tranquille ; et la lumière
Est seule en mouvement dans la nature entière. (45)

82 (modifié VI éd.), 90.

ROUCHER

1. Rejet par interpellation.

Que tes divers ressorts ne me sont-ils connus,
O Nature ! O Puissance éternelle, infinie... (I, 12)

I, 266, 268, 272, 317, 321, 326. — II, 11, 21, 138, *Ib.*, 259, 260, 376, 377, 378.

2. Enjambement d'hémistiche.

I

L'urne des airs s'épuise ; un frais délicieux
Ranime la verdure ; et cependant aux Cieux... (I, 84)

I, 147, 210, 261, 265, 285, 286. — II, 16, 76, 86, *Ib.*, 338.

II

Elle se tait : le Dieu, sensible à sa prière,
Remonte à l'Equateur ; là, r'ouvrant sa carrière... (I, 4)

I, 8, 72, 78, 79, 81, 83, 148, 150, *Ib.*, 156, 220, 263, 264, 267, 271, 326, 329 (« Fais qu'il triomphe, Amour ! victime de l'orage... » : *Victime*... éd. in-12), 339. — II, 4, 19, 22, 23, 24, 79, 83, *Ib.*, 86, 89-90, 94, 131, 127, 143, 199, *Ib.*, 200, 205, 209, 242, 256, *Ib.*, 259, 268, 281, 327, 334, 341, 342, *Ib.*

III

Comment es-tu tombé de ton char radieux,
Brillant fils du matin ? Tu versais la lumière (I, 286)

II, 133, 147, *Ib*, 261, 376.

IV.

Imprudens Arbrisseaux, qui trop pressés d'éclore
Cachiez vos fruits naissans sous les habits de Flore,
Que vous êtes changés ! Comme une seule nuit... (I, 67)

I, 156, 195, 205, 319, 320. — II, 22, 128, 202, 265, 267, 273, 283.

3. Rejet.

I

Un long deuil sur les murs des sacrés édifices
S'étendait; et l'autel privé de sacrifices... (I, 5)

I, 148, 158, 162, 194, 200, 208, 213, 262, 331. — II, 18, 79, 127, 133, 200, 208, 266.

II

Quand je vois un troupeau dans la plaine égaré
Bondir; et près de lui, les bergers, leurs compagnes... (I, 15)

I, 72, 88, 89, 161, 200, 201, 215, 216, 253, 255, 262, 266, 292, 334. — II, 5, *Ib.*, 74, 140, 147, 205, 258, 265, 334, 343.

III

Use en maître absolu : prends ce glaive sacré,
Egorge-moi : je veux que mon sang t'appartienne. (I, 3)

I, 19, 73, 89, 146. — II, 10, 209, 213, 263.

IV

Sa vague mugissante appelle à d'autres bords
Ces vaisseaux, que l'hiver enchoînoit dans nos ports. (I, 5)

I, *Ib.*, 6 (« Les brasiers, les flambeaux éteints sur les autels — Brilloient, renouvellés aux regards des mortels. — ... éteints sur les autels, ... » dans l'éd. in-12), 10, 20, 21, 23, 194, 317, 221, 328, *Ib.* — II, 128, 134, 198, 265, 328, 330.

4. Enjambement.

II

Sur la roche sauvage où le chêne a vieilli
J'irai m'asseoir; et là, dans l'ombre recueilli... (I, 1)

I, 26, 163, 200, 266, 268. — II, 3, 20, 82, 131, 142, 149, 212, 272, 339, 378.

IV

Qu'il est doux d'égarer sa vue et sa pensée
Sur cette plaine, au loin d'un beau verd tapissée. (I, 140)

I, 324. — II, 93.

5. Coupe avant hémistiche.

I

La mer gronde; les vents précurseurs des tempêtes... (I, 3)

I, 4, 8, 19, 21, 22, 23, 24, 25, 78, 80, 84, 87, 87, *Ib.*, 91, 92, 140, 148, 149, 153, 155, 156, 158, 161, 200, *Ib.*, 204, 205, *Ib.*, 214, 259, *Ib.*, 264, 266, 267, 270, 285, 286, *Ib.*, 287, 289, 290, 291, 292, 316, 317, 318. 322, 331, *Ib.* — II, 1, 2, 3, 6, 14, 16, 71, *Ib.*, *Ib.*, 74, *Ib.*, 76, 78, 81, 83, 87, *Ib.*, *Ib.*, 90, 91, 96, 127, 128, 129, 141, 143. 192, *Ib.*, *Ib.*, 199, 201, 207, 208, 209, 211, 212, 213, 214, 255, 256, *Ib.*, 262, 263, 264, 266, 276, 279, 284, 326, *Ib.*, 327, 329, 331, 333, *Ib.*, 334, 335, *Ib.* (: éd. in-4° —, éd. in-12), 339, 340, 341, 374, 375, *Ib.*, 376.

II

L'onde étincelle et fuit d'une course plus vive. (I, 9)

I, 156, 164, 194, 197, 333. — II, 13, 73, 80, 85, 132, 134, 138, 194, 203, 208, 262, 268, 331, 374.

6. Coupe après hémistiche.

I

Quelle main osera les venger? tu parois; (I, 26)

I, 88, 163, 288. — II, 71, 85, 142, 201, 262, 270.

II

Ils ont mêlé la ronce et le bois à l'argile. (I, 12)

I, 270.

Que ton système est vaste et simple tout ensemble. (I, 318)

I, 320.

7. Rejet inverse.

I

Les orages, les vents se taisoient : la froidure
Respectoit les beaux jours, les fleurs et la verdure. (I, 7)

I, 15, 90, 140, 214, 266, 285, *Ib.*, 319, 320, 324, 328, *Ib.* — II, 96, 127, 131, 276, 374.

II

La Terre triompher de l'Air, lorsqu'en son sein
Des Atomes légers elle engloutit l'essaim,... (I, 165)

II, 191, 270, 281.

8. Enjambement inverse.

Au rang de Mandarin place le Laboureur,
Qui soumit une plaine inculte, et fit éclore
De nouvelles moissons sur un sol vierge encore. (I, 24)

I, 83, 90, 216, 219, 270, 319. — II, 10, 96, 142, 150, 203, 215, 272, 275, 278, 326. 328.

II

Prends tes habits de fleurs, mon fils, prends la ceinture
Qui pare tous les ans le sein de la Nature... (I, 4)

I, 19, 88, 91, 206, 212, 258, 284. — II, 4, 8, 9, 17, 86, *Ib.*, *Ib.*, 96, 129, 132, 143, 150, 200, 326, 341.

IV

Où trouver en effet des Chênes, dont la tête
Ait bravé deux cens ans l'effort de la tempête. (II, 197)

9. Coupe ternaire.

Tout brille : oui, c'en est fait, Amour! tu peux descendre.
(I, 155)

I, 156 (4-5-3), 286 (2-8-2), 289 (2-6-4). — II, 4 (3-5-4).

Et sur un char, pareil au char qui dans la Grèce... (II, 73)
Où le Russe vieillit et meurt dans l'esclavage... (II, 279)

10. Coupes irrégulières consécutives.

Prends tes habits de fleurs, mon fils; prends la ceinture
Qui pare tous les ans le sein de la Nature :
Va; la Terre soupire, et ses flancs amoureux... (I, 4)

I, 19 (Rejet, Enjambement inverse), I, 25 (Rejet, Enjambement), 74 (Enjambement, Césure avant hémistiche). 156 (Rejet, Enjambement), 262 (Rejet, Rejet), 266 (Vers unis par coupe ternaire, Rejet par interpellation, Enjambement), 286 (Césure avant hémistiche, Enjambement), 289 (Coupe ternaire, Césure avant hémistiche, Césure avant hémistiche). — II, 86 (Enjambement d'hémistiche, Enjambement d'hémistiche), 131 (Enjambement d'hémistiche, Rejet inverse, Enjambement), 142 (Césure avant hémistiche, Enjambement d'hémistiche), 143 (Enjambement inverse, Césure avant hémistiche), 200 (Enjambement inverse, Enjambement d'hémistiche, Césure avant hémistiche), 208-209 (Césure avant hémistiche, Rejet), 259 (Enjambement d'hémistiche, Rejet, Rejet), 270 (Césure après hémistiche, Rejet inverse), 327 (Enjambement d'hémistiche, Césure avant hémistiche), 341 (Enjambement inverse, Enjambement d'hémistiche).

11. Vers unis par coupe ternaire.

Elle se tait : le dieu, sensible à sa prière,
Remonte à l'Équateur; là, r'ouvrant sa carrière... (I, 4)

I, 18, 84, 148, 156, 201, 265, 266, 321, 325, 331. — II, 86, 127, 128, 200, 266, 336, 338.

DELILLE

GÉORGIQUES

1. Enjambement d'hémistiche.

I

Observe donc leur cours. Sitôt que la Balance
Du travail, du repos, du bruit, et du silence,
Rendra l'empire égal, et du trône des airs... (10)

17.

2. Coupe avant hémistiche.

Choisis; mais garde-toi d'accepter les Enfers... (3)

24, 43, 48, 51, 52, 57, 60, 62, 63, 71, 76, 80, 82, 86, 89, 91, 92, 93, 95.

3. Enjambement d'hémistiche.

II

Malgré les animaux qui secondent les hommes,
Tout n'est pas fait encor; crains pour les jeunes blés... (6)

11, 17, *Ib.*, 21, 26, 49, 70, 82, 87, *Ib.*

IV

Le ciel sera sans eau, l'aquilon sans haleine,
L'Océan sans tempête; et les nochers heureux
Bientôt sur le rivage acquitteront leurs vœux. (20)

90, 95.

4. Rejet.

II

Soudain le mont liquide, élevé dans les airs,
Retombe : un noir limon bouillonne sur les mers... (60)

67, 92.

5. Enjambement.

I

Un docile ruisseau, qui sur un lit pierreux
Tombe, écume, et roulant avec un doux murmure... (6)

II

S'il brille tout entier d'une pure lumière
Sois sans crainte; vainqueur des humides autans... (21)

6. Coupe après hémistiche.

I

Le soleil à son tour l'instruit, soit dès l'aurore... (20)

7. Rejet inverse.

I

Ne quitte point le soc; hâte-toi; les tempêtes
Vont verser les torrents suspendus sur nos têtes. (11)

15, 71.

II

L'univers ébranlé s'épouvante... le dieu,
D'un bras étincelant dardant un trait de feu... (16)

8. Enjambement inverse.

II

Si ton terrain est gras; dès la saison nouvelle
Qu'on y plonge le soc, et que l'été poudreux... (4)

9. Coupes irrégulières consécutives.

Ce prix de tant de soins qui charmoit ma misère,
Mes essaims ne sont plus; et vous êtes ma mère!
Achevez; de vos mains ravagez ces côteaux. (87)

LES JARDINS

1. Enjambement d'hémistiche.

I

Rendez-nous ces effets. Que du riant au sombre,
Du noble au gracieux, les passages sans nombre
M'intéressent toujours. Simple et grand, fort et doux... (17)

47, 51, 72, 75.

II

Du simple Alcinoüs le luxe encor rustique
Décoroit un verger. D'un art plus magnifique... (10)

11, 13, *Ib.*, 21, 28, 36, 44, 50, 53, 56, 59, 65, 66, 77, 79, 81, 83, 90, 96.

III

Mais les ciseaux cruels... Prévenez ce forfait,
Nymphes des bois, courez. Que dis-je? C'en est fait! (20)

44, 48, 53, *Ib.*, 57, 80, 101.

IV

Humide? en lacs pompeux, en rivières fécondes
Changez cette onde impure; et par d'heureux détours... (17)
35

2. Rejet.

II

Mais, j'en jure et Virgile et ses accords sublimes
J'irai; de l'Apennin je franchirai les cimes... (27)
42, 43, 44, 75, 76, 91.

III

Descends, aimable paix, si longtemps attendue,
Descends; que ta présence à l'univers rendue... (111)

3. Enjambement.

Un arbre qu'il connut dès ses plus jeunes ans
Frappe ses yeux. Soudain, avec des cris perçans... (57)
59, 88, 90, 92.

III

Au détour d'un bosquet ici l'œil la rencontre,
La perd encore; enfin la vue en liberté... (26)
82, 91.

4. Coupe avant hémistiche.

I

Flore a souri; ma voix va chanter les jardins... (9)
11, 19, 52, 54, 62, 63, 66, 67, 69, 70, *Ib.*, 71, 77, 79, 86, 92, 93, 94, *Ib.*, 103, 107, 111.

II

Est-il nu? que des bois parent sa nudité... (17)
17, *Ib.*, *Ib.*, 23, 24, 40, 41, 59, 84, 86, 100.

5. Coupe après hémistiche.

I

La Nature au Génie a dit : « Ecoute-moi,... (23)
81.

II

Peint mieux la solitude encore et l'abandon... (100)

6. Rejet inverse.

I

Vous marchez : l'horizon vous obéit. La terre
S'élève ou redescend, s'étend ou se resserre... (16)
71.

7. Enjambement inverse.

I

Avant tout connaissez votre site; et du lieu
Adorez le génie, et consultez le dieu. (14)
67, 81.

II

Toujours des fleurs, toujours des festons; c'est toujours
Ou le temple de Flore, ou celui des Amours... (89)

8. Coupe ternaire.

Où l'art invraisemblable à la fois et grossier... (18)
16 (3-7-2).

Rude ou poli, baissant ou dressant ses rameaux... (36)

Et l'écho n'avoit point oublié ce doux nom. (82)
89 (4-5-3).

9. Coupes irrégulières consécutives.

Vous marchez : l'horizon vous obéit. La terre
S'élève ou redescend, s'étend ou se resserre... (16)

57 (Enjambement, Enjambement d'hémistiche), 81 (Coupe après hémistiche, Enjambement inverse, Enjambement d'hémistiche), 77 (Coupe avant hémistiche, Enjambement d'hémistiche), 89 (Coupe ternaire, Enjambement inverse), 90 (Enjambement d'hémistiche, Enjambement).

10. Vers unis par coupe ternaire.

Mais les ciseaux cruels... Prévenez ce forfait,
Nymphes des bois, courez. Que dis-je? C'en est fait! (20)

75, 92.

POÈTES PASTORAUX

BERQUIN

1. Enjambement d'hémistiche.

I

Philis, comment veux-tu? Philis s'obstine. Eh bien!
Soit, pas un seul baiser. Philis alors s'empresse... (II, 10)

II

Quand tout à coup, des trois Sœurs la plus belle,
Aglaé disparut. On la chercha longtemps... (I, 17)

I, 17, 33, 45, 46, *Ib.* — II, 11.

III

Mais il gémissoit tant de voir souffrir mon père,
Il m'auroit fait mourir. Ah! pour le consoler,... (I, 2)

I, 3, 15, 33, 38, 39, 47.

IV

Je vais graver, dit-il, le nom de ma Céphise,
Puis je me cacherai; Céphise va venir. (I, 35)

II, 35,

2. Rejet.

III

Tout périt; la brebis et ses agneaux bêlans,
Franchissant de leur parc la barrière fumante,
Se roulent, poursuivis par l'ardeur dévorante. (I, 4)

I, 15.

IV

Et la sensible Philomèle
Se taisoit, attentive aux vœux de son amour (I, 31)

3. Enjambement.

I

Je rêve encor. A mon réveil
Tout va fuir; mais non, non, ce n'est point un songe,
(II, 43)

II

Enchaîné dans ce lieu par un charme invincible,
Qu'y fais-je? A disposer quelque marbre grossier... (II, 67)

III

Mon père! du repos tu goûtes donc les charmes,
Dit-elle; pour mon cœur quel doux pressentiment. (I, 2)

I, 15, 36, 38.

4. Coupe avant hémistiche.

I

Tout périt; la brebis et ses agneaux bêlans,... (I, 4)

I, 9, 30, 44. — II, 11, 32, 33, *Ib.*, 42, 44.

5. Coupe après hémistiche.

Et tantôt, s'il y vient, je lui dirai : Lycas,... (I, 27)

II, 10.

6. Rejet inverse.

I

Par bonheur, reprit-elle, il veille. Sa chaumière
Est éclairée encore [*sic*] d'une foible lumière. (1, 2)

II, 45.

7. Enjambement inverse.

I

Loin du seuil embrasé la renverse. Trois fois
Elle veut s'y jetter, et trois fois repoussée... (I, 4)

II, 7, 55,

II

Que ne puis-je te voir et t'embrasser! Grands Dieux !
Sur lui, sur tous les siens répandez l'abondance. (II, 43)

8. Coupes irrégulières consécutives.

Elle arrive, s'élance. Un tourbillon de flamme
Loin du seuil embrasé la renverse. Trois fois
Elle veut s'y jetter, et trois fois repoussée... (I, 4)

I, 17 (Enjambement, Enjambement inverse), 46 (Enjambement d'hémistiche, Enjambement d'hémistiche). — II, 32 (Enjambement, Vers unis par coupe ternaire).

9. Vers unis par coupe ternaire.

Prend du feu, puis remonte. Elle souffle. Un bûcher
S'allume, et dans le sein d'un torrent de fumée... (I, 3)

I, 4, 15. — II, 10, 32, 42.

FLORIAN

1. Rejet par interpellation.

Ce langage leur est facile,
Dit-il; gardez-vous bien de tous ces séducteurs. (179)

2. Enjambement d'hémistiche.

II

Quoi! c'est là Noémi? Non, leur répondit-elle,
Ce n'est plus Noémi : ce nom veut dire belle; (10)

13, 15, 28, 180.

III

Chacun d'eux prit pour femme une jeune étrangère;
Et la mort les frappa. La triste Noémi... (8)

3. Rejet.

II

Ah! s'il parle de moi, de ma tendresse extrême,
Crois-le; ce songe, hélas! est la vérité même. (14)

4. Enjambement.

III

Ah! que ne lisez-vous dans le fond de mon cœur!
Lui dit Ruth; vous verriez que la loi de ma mère... (15)

5. Coupe avant hémistiche.

I

Il fit plus : il voulut qu'une amitié si pure... (7)

9, *Ib.*, 11, 13, 14, 183.

6. Rejet inverse.

I

Vous voyez Bethléem, ma fille : cet ormeau
De la tendre Rachel vous marque le tombeau. (10)

7. Vers unis par coupe ternaire.

Quoi! c'est là Noémi? Non, leur répondit-elle,
Ce n'est plus Noémi : ce nom veut dire belle. (10)

15, 27.

POÈTES DIVERS

BERNIS

1. Rejet par interpellation.

Partout les préjugés ont voulu te détruire,
Dieu puissant! Croyons donc qu'ils ne pouvaient produire...
(126)

169.

2. Enjambement d'hémistiche.

II

O toi, Religion terrible et nécessaire,
J'implore ton secours : que ton flambeau m'éclaire... (100)

108, 114, 134, 174, 342.

IV

Dieu pour l'anéantir n'y lança point la foudre,
Sa voix n'éclata point; son œil toujours serein... (103)

154, 173, 222.

3. Rejet.

II

Soit qu'enfin, plus adroit et non moins dangereux,
Il s'écrie : O mortels, vivez, soyez heureux. (167)

197, 217, 232, 273.

III

Uniroit à nos corps la reine de nos sens,
Notre âme? A ce grand nom, mes doutes volontaires... (140)

IV

Si la mort est le terme où finit la justice,
C'en est fait; l'univers voit triompher le vice... (174)

4. Enjambement.

I

Par là l'instruction, loin de donner l'idée
D'un Être universel, l'a souvent dégradée. (124)

169.

5. Coupe avant hémistiche.

I

Ecoute : mes projets sont dignes d'un grand roi. (98)

103, 106, 115, 135, 136, 139, 154, 155, *Ib.*, 160, 171, 178, 179, *Ib.*, 184, 228, 233, 234.

II

Tu m'entends; Dieu m'appelle; et les cieux vont s'ouvrir.
(100)

111, 135, 181, 191.

6. Coupe après hémistiche.

Où tendront tes projets, tes soins? A le connaître,... (127)
135

Soyez humbles, soumis, justes et vous croirez. (188)

7. Coupe ternaire.

Non, l'air n'est point ailleurs si pur, l'onde si claire. (277)

BERTIN

1. Enjambement d'hémistiche.

II

Trop certains des périls contre moi rassemblés,
Je balançois encor; et mes regards troublés... (38)
154, 314, 344-345.

III

Catilie à l'instant vint s'offrir à mes yeux,
Me serra sur son cœur; et je promis de vivre. (154)

2. Rejet.

II

En y songeant encore, immobile et tremblant
J'écoute : un rien accroît ma frayeur attentive. (31)
38, 39, 351

3. Coupe avant hémistiche.

I

Je me plaignais : soudain, d'une main assurée,... (5)
8, 20, 31, 32, 39, 79, 92, 116, *Ib.*, 154, 157, 158, 159, 164, 167, 177, 178, 192, 314.

II

Elle marchait, traînant tous les cœurs après elle. (6)
24, 40, 117, 126, 155, 173, 180.

4. Coupe après hémistiche.

I

De coteaux en coteaux mon nom résonne; on crie :... (335)

5. Rejet inverse.

II

Le sort en est jeté me dit-elle, et demain
Nous verrons quels détours Vénus, que je réclame... (38)

6. Vers unis par coupe ternaire.

De coteaux en coteaux mon nom résonne : on crie;
Je me lève, et déjà tous les Amours armés... (335)

FONTANES

1. Enjambement d'hémistiche.

I

Forêt de la Neustrie, un Poète étranger
Vient te chanter : écoute, et frémis d'allégresse... (1779, 239)
248, 249

II

De forêts en forêts sur le globe élancée
Voyage indépendante; et les juges des arts... (1779, 243)
1779, 242, 243, 247, 249.

2. Rejet.

II

La Nature en courroux s'élevant contre toi
T'accuse : O fils ingrat que révolte ma loi... (1777, 239)

1777, 240.

III

Ma paupière à demi commence à s'abbaisser,
S'abbaisse : tout s'éteint, tout se tait; je sommeille.
(1779, 248)

1779, 241.

3. Enjambement.

III

De mes pas incertains le mouvement s'arrête
Et j'écoute : le son du rustique instrument... (1779, 241)

1779, 241.

4. Coupe avant hémistiche.

I

Es-tu prêt? Tu gémis, et ton orgueil murmure... (1777, 239)

1777 : 239, 240, *Ib.*, 242, *Ib.*, 249. — 1779 : 246, 247, 250, 251.

II

Ouvre les yeux : regarde avec quelle tendresse... (1777, 240)

5. Coupes irrégulières consécutives.

Au milieu des périls, protégé par mes soins
Tu vécus : de tes pas j'affermis la foiblesse;
De l'essaim des plaisirs j'entourai ta jeunesse;
Tu pensas; tu reçus, tu rendis tour à tour... (1777, 240)

1779 : 241 (Enjambement inverse, Enjambement), *Ib.* (Enjambement, Rejet).

6. Vers unis par coupe ternaire.

Et j'écoute : le son du rustique instrument
S'affoiblit éloigné de moment en moment... (1777, 241)

1779, 249.

LEBRUN

1. Rejet par interpellation.

Ah! tu l'avais frappé de tes vœux homicides
Mère affreuse! La haine et la mort, tour à tour... (II, 50)

II, 43, 98, 284, 362.

2. Enjambement d'hémistiche.

I

Le Niger a vendu ses Fils et son Rivage
A vos Brigands d'Europe! et, si nous les croyons... (I, 313)

II, 296.

II

Il dit; et les comblant d'une affreuse largesse,
Il égare leurs pas : il aveugle leurs yeux... (I, 42)

II, 31, 40, 69, 77, 80, 81, 84, 311, *Ib.*, *Ib.*, 318, 340. — III, 387. — V, 246, 280.

III

Je tremble, disais-tu, d'être moins adorée!
De l'être moins longtemps! et ta feinte pudeur... (II, 44)

II, 75, 107, 292.

3. Rejet.

I

Sur son Trône énervé la Mollesse indolente
L'endort; le Sceptre pèse à sa main nonchalante... (II, 307)

II, 323, 329. — V, 264, 283.

II

Ce flambeau de l'Amour, qui me servait de phare,
S'éteignit, et j'errai sur des flots inconnus. (I, 62)

I, 258. — II, 96, 129, *Ib.*, 304. — III, 379. — V, 258.

III

Il ne soupçonne pas le plus vil de nos maux,
L'Ennui! Son Bonheur pur naît du sein des travaux. (II, 301)

V, 278, 281, 284.

IV

Sur sa roue étonnée, Ixion, ô merveilles!
Respire; et voit Sysiphe assis sur son Rocher... (I, 99)

II, 20, 62, 112, 129. — III, 359.

4. Enjambement.

I

Mais ô Dieux! ma voix défaillante
Tombe, s'éteint : pourquoi ce silence éperdu? (I, 220)

V, 261.

II

Eh bien! je me dévoue aux Champs, à leur culture,
Au joug même : quels maux effrayeraient un Amant? (II, 76)

II, 84, 279, 335. — V, 250, 267.

III

Sa tête, qui déjà se croyait échappée,
Et se relevait, tombe au même instant frappée. (V, 263)

5. Coupe avant hémistiche.

I

Où suis-je? quel séjour a fixé mes regards? (I, 16)

I, 21, 22, 42, 96, 100, *Ib.*, 115, 117, 118, 119, *Ib.* 143, 144, *Ib.*, 146, 169,

174, 208, 222, 225, 227, 255, *Ib.*, 267, 284, 312, 313, 323. 329, 356, *Ib.*, 357, 358, 359, 402. — II, 7, *Ib.*, 16, 25, 28, 42, *Ib.*, 45, *Ib.*, *Ib.*, *Ib.*, 47, 58, *Ib.*, 62, 64, 66, 68, 69, 72, 75, 75, 76, *Ib.*, 78, 91. 100, 104, 107, 110, 111, *Ib.*, 112, 116, 117, 118, 129, 138, 156, 158, 221, 235, 241, 284, *Ib.*, *Ib.*, 299, 301, 304, 315, 318, 322, 334, 341, 348, 350, 364, 366, *Ib.*, *Ib.*, 367, *Ib.*, *Ib.*, *Ib.*, 368, 369, 370, 372, — III, 240, 332, 337, 340, *Ib. Ib.*, 341. — V, 248, *Ib.*, *Ib.*, 249, *Ib.*, 251, 253, *Ib.*, 258, *Ib.*, *Ib.*, 261, *Ib.*, *Ib.*, 262, 264, 265, 279, 280.

II

O Mortels! de ce Dieu craignez les dons vengeurs. (I, 43)

I, 237, 263, 356, 358, 402. — II, 45, 99, 100, Ib. 132, 178, 237, 290, 318, 348. — V, 252.

6. Coupe après hémistiche.

Tout semblait nous unir, tout... jusqu'à nos malheurs. (I, 260)

II, 53, 64, 104, 368. — V, 280.

7. Rejet inverse[1].

II

Le Printemps reviendra pour Philomèle;... et moi
D'un silence éternel j'aurai subi la Loi. (II, 22)

II, 84. — V, 279.

8. Enjambement inverse.

I

Tels furent tes Sermens, Perfide! et mes supplices,
Sont de tes Feux nouveaux les nouvelles délices. (II, 45)

II, 63, 116, 284, 305. — V, 203.

1. Citons ce rejet inverse (I) : « Philomèle s'éveille ; elle gémit. Ses pleurs — D'Euridice autrefois nous chantent les malheurs. » Mais il se rencontre dans une *Description du printemps en galimatias double* (III, 427).

II

Un Prince eut trois beautés pour filles; mais des trois,
La plus jeune éclipsa ses Sœurs et Vénus même. (V, 275)

9. Coupe ternaire.

Vous ne l'écoutiez pas, cette Voix prophétique
Qui vous dit : « Arrêtez, Peuples; que faites-vous? (I, 170)

V, 267 (4-3-5), 282 (1-8-3).

10. Vers unis par coupe ternaire.

Tu m'oublieras!... du moins, Objet trop regretté,
Pardonne à ma douleur! ne sois pas irrité. (II, 84)

II, 284. — III, 387. — V, 258.

11. Coupes irrégulières consécutives.

Il s'est signé grand Homme, et se dit Immortel
Au Mercure! Ces mots n'ont rien qui soit cruel.
Jadis il me louait dans sa prose enfantine :
Mais, dix fois repoussé du trône de Racine
Il boude; et son dépit m'a, dit-on, harcelé. (II, 129)

V, 267 (Enjambement, Coupe ternaire), 280 (Coupe avant hémistiche, Enjambement d'hémistiche, Coupe après hémistiche).

POÉSIES DE L'ESPRIT DES JOURNAUX[1]

1. Rejet par interpellation.

Mais ne te prévaut pas d'un don si périssable
Chère enfant; lorsqu'en proie au vent impitoyable...
(1781, IV, 264)

1781, VI, 273.

1. Cette publication périodique recueillait ses articles un peu partout. Nous avons choisi les poésies qu'elle insérait comme types de la versification moyenne et courante. Nous avons analysé 5.000 vers pris à la suite de 1781 à 1786.

2. Enjambement d'hémistiche.

I

J'ai souvent observé que le désir de plaire
Nous rendoit importuns; j'ai dit : il faut me taire.

(1781, VIII, 271)

1781, VI, 282. — 1784, VI, 271. — 1786, I, 268.

II

Barbare! tu n'as pas pour auteur de tes jours,
Ni Thétis, ni Pélée; au sein de l'onde amère... (1782, IX, 260)

1785, X, 293. — 1784, X, 264; XII, 250. — 1785, I, 280; VII, 76; X, 293; XI, 290, *Ib.*; XII, 259. — 1786, II, 287, 290, *Ib.*; IV, 289.

III

Il sera de ton goût; il est un peu moral,
Surtout très innocent; car j'ai l'âme trop bonne...

(1784, VII, 282)

1784, VII, 284. — 1785, IV, 264. — 1786, IV, 290, *Ib.*, *Ib.*

IV

Et, pour mettre le comble à cet affreux supplice,
Je ne saurois l'avoir; et ne puis m'en passer. (1782, VIII, 285)

1786, II, 285.

3. Rejet.

II

Vénérables ormeaux, sycomores pompeux,
Salut; je vous revois, forêts hospitalières... (1781, III, 273)

1781, VI, 774. — 1782, VII, 286. — 1784, VI, 275 — 1785, X, 293; IV, 263; V, 252.

4. Enjambement.

I

Menace, presse Ajax et d'un coup assuré
Rompt sa lance; l'airain de son bois séparé... (1782, IX, 263)

1782, VII, 286. — 1784, VII, 293; XII, 247. — 1786, III, 270.

II

Quand l'animal tranquille a fermé sa paupière,
Seul il veille, et le ciel qui borna sa carrière... (1786, II, 286)

1784, VII, 285.

5. Coupe avant hémistiche.

I

Et je m'écrie : heureux qui jouit, loin des camps...

(1781, III, 274)

1781, IV, 264, 274, *Ib.*; VI, 278; IX, 253; X, 256; XI, 275. — 1782, III, 266; IV, 295, 293, *Ib.*, 297, *Ib.*, VII, 286, *Ib.*; XII, 273, *Ib.*, *Ib.*, *Ib.* — 1784, I, 276; III, 262; VI, 270; VIII, 290, 295, 296, *Ib.*, 291, 294; XII, 248, *Ib.*, 250. — 1785, IV, 262, 263, 264; X, 293; XI, 294; XII, 260. — 1786, III, 265.

II

Je le vois; il est temps que mon cœur s'affermisse.

(1781, V, 298)

1781, VI, 284. — 1782, IV, 296; VII, 286, 283; VIII, 290.

6. Coupe après hémistiche.

I

Mathieu disoit un soir, en plein café : Je gage... (1784, V, 270)

1782, VII, 286. — 1784, XII, 250. — 1785, X, 293; XII, 258.

7. Rejet inverse.

II

Qu'il aura prononcé son arrêt!... ta naissance
Et ce cœur si sensible, et sa douce éloquence... (1784, X, 264)

8. Coupes irrégulières consécutives.

Je vais donc désormais, sans débat, sans querelle,
Vivre seul... Si j'allois par hasard m'ennuyer;
. . . . . .
Son caprice parfois me désoloit... Mais, quoi?
Chez une fille enfin, est-ce donc un grand crime?
Déjà je baille... Ah! ah! ne vois-je pas la rime? (1782, VII, 286)

9. Vers unis par coupe ternaire.

C'est-elle; mais on sait que la coquetterie
Fut toujours son défaut; et le Plaisir trompé... (1781, VII, 282)
1782, VII, 286. — 1785, X, 293.

C'est trahir l'art savant de Racine ou Victor Hugo que d'enfermer leurs vers dans nos cadres étroits; nous le montrerons brièvement pour Racine. Mais nous avons établi, comme terme de comparaison, les statistiques correspondantes.

RACINE

1. Rejet par interpellation.

P, 139, 317, 326, 584, 596, 623, 665, 800, 824, 825, 849, 907, 921, 1098, 1257, 1348, 1414, 1483. — *E*, 19. — *A*, 107, 500, 580, 604, 740, 762, 1561, 1720.

2. Coupe avant hémistiche par changement d'interlocuteur.

I, 63, 281, 345, 467,578. 637. — *P*, 151, 157, 259, 260, 261, 325, 463, 487, 524, 670, 725, 839, 1119, 1225, 1425, 1469, 1491, 1493. — *E*, 422, 526, 566, 593, 623, 907, 934, 1033, 1035, 1040, 1044, 1121, 1190. —.*A*, 395, 459, 507, 588, 601, 623, 634, 659, 849, 979, 999, 1289, 1294, 1514, 1689, 1723.

3. Coupe après hémistiche par changement d'interlocuteur.

A, 1701.

4. Enjambement d'hémistiche.

I

E, 563.

II

A, 833.

III

A, 1107.

IV

P, 285, 526, 1498. — *I*, 604.

5. Rejet.

II

P, 423, 735. — *A*, 620, 747, 1591, 1715.

III

P, 1188. — A, 562, 1578.

6. Enjambement.

II

E, 556.

III

A, 1739, 888.

7. Coupe avant hémistiche.

I

I, 45, 179, 285, 341, 392, 497, 551, 613, 617. — *P*, 37, 181, 209, 218, 511, 581, 627, 673, 693, 704, 707, 712, 765, 812, 834, 857, 873, 886, 899, 953, 973, 979, 980, 985, 1023, 1053, 1059, 1063, 1127, 1155, 1161, 1150, 1153, 1180, 1193, 1205, 1231, 1264, 1265, 1267, 1277, 1278, 1289, 1297, 1307, 1309, 1407, 1422, 1434, 1495, 1525, 1550, 1577. — *E*, 54, 93, 165, 208, 213, 239, 377, 387, 417, 421, 523, 577, 585, 675, 683, 710, 825, 850, 1093, 1151, 1159, 1162, 1196. — *A*, 159, 170, 187, 377, 379, 382, 384, 415, 435, 447, 487, 537, 532, 539, 571, 661, 669, 715, 847, 853, 997, 1019, 1025, 1059, 1264, 1411, 1256, 1448, 1647, 1667.

II

I, 78, 129. — *P*, 20, 33, 177, 206, 207, 210, 233, 265, 759, 966, 1125, 1131, 1237, 1409 — *E*, 109, 477, 882, 1065. — *A*, 522, 1011, 1093.

8. Coupe après hémistiche.

I

A, 165, 1460.

9. Enjambement inverse.

E, 438.

10. Coupe ternaire par changement d'interlocuteur.

P, 179, 711.

11. Coupe ternaire par double changement d'interlocuteur.

I, 568. — *A*, 699.

12. Coupe ternaire.

E, 910 (« Et Mardochée est-il aussi de ce festin »). — *A*, 26 (« Pensez-vous être saint et juste impunément »), 880 (« M'avoit dit d'assembler sa garde en diligence »), 1769 (« Oui, c'est Joas, je cherche en vain à me tromper »).

13. Coupes irrégulières consécutives.

P, 703-711 (Coupe avant hémistiche, *Id.*, *Id.*), 1264-1289 (Coupe avant hémistiche, *Id.*, *Id.*, *Id.*, *Id.*, *Id.*, *Id.*).

14. Vers unis par coupe ternaire.

E, 23. — *A*, 699.

VICTOR HUGO

LES FEUILLES D'AUTOMNE

1. Rejet par interpellation.

72, 112.

2. Enjambement d'hémistiche.

I

111, 163.

II

18, 38, 43, 155, 201, 210, 211.

III

72, 112, 159, 161,

3. Rejet.

I

17, 18, 163, 198, 239.

II

10, 22, 24, 33, 67, 150, 161-162, 170, 171, 179, 191, 192, 201.

4. Enjambement.

I

11, 18, 23, 151, 162.

II

18, 21, 32, 85, 132, 150, 155, 163, 240.
106, 218.

5. Coupe avant hémistiche.

I

9, 15, 21, 23, 33, 39, 44, 67, 86, 90, *Ib.*, *Ib.*, 91, 149, 151, 152, 160, 168, 171, 181, *Ib.* (tournure quatre fois répétée), 196, 205, 211.

II

11, 16, 21, 22, 32, *Ib.*, 33, 39, 44, 90. 99, 100, 105, 106, *Ib.*, 112, 127, *Ib.*, 132, 149, *Ib.*, 191, *Ib.*, 200, 201, 209, 211, 221, 230, *Ib.*, 231.

6. Coupe après hémistiche.

I

38, 39, 89, 95, 105, 150, 195, 200, 209.

II

15, 72, 200, 222.

7. Rejet inverse.

I

16, 21, 39, 100, 169, 196, 214, 240.

II

106, 162.

8. Enjambement inverse.

I

81, 11, *Ib.*, 112, 145, 160.

II

45, 72, 86, 145, 150, 159, 160, 169, 210.

9. Coupes irrégulières consécutives.

18 (Enjambement d'hémistiche, Enjambement), 21 (Coupe avant hémistiche, Rejet inverse), 33 (Rejet, Rejet), 38 (Enjambement d'hémistiche, Coupe avant hémistiche), 39 (Coupe avant hémistiche, Rejet inverse), 67 (Enjambement d'hémistiche, Coupe avant hémistiche), 72 (Coupe ternaire, Rejet par interpellation), 90 (Rejet, Coupe avant hémistiche), 100 (Coupe avant hémistiche, Rejet inverse), 111 (Enjambement inverse, *Id.*), 145 (Enjambement inverse, *Id.*), 149 (Coupe avant hémistiche, *Id.*, Coupe après hémistiche), 150 (Rejet, Coupe ternaire), 159 (Coupe ternaire, Enjambement inverse), 161 (Coupe ternaire, Enjambement inverse), 163 (Rejet inverse, Enjambement, Enjambement d'hémistiche), 170-171 (Rejet, Vers unis par coupe ternaire), 201 (Enjambement d'hémistiche, Rejet).

10. Coupe ternaire.

15 (3-6-3), 22 (4-4-4), 38 4-4-4), 72 (5-6-3), 72 (4-4-4), 73 (4-5-3), 89 (2-7-3). 100 (2-8-2), 112 (4-6-2), 132 (2-6-4), 150 (4-5-3), 159 (3-6-3), 161 (4-4-4), 162 (3-5-4), 169 (3-6-3), 175 (3-7-2), 197 (2-8-2), 210 (4-6-2). (Coupes ternaires moins certaines : 111, 145, 160, 190.)

11. Vers unis par coupe ternaire.

17, 171.

V. Hugo : *Les Feuilles d'automne.*

940

940

144

376

104

376

CONCLUSION

Notre statistique est établie en divisant le chiffre total des vers analysés par le chiffre des exemples. *Chaque chiffre indique donc qu'il y a un exemple pour une moyenne de tant de vers.*

Nous n'avons pas tenu compte des exemples douteux, classés sous la rubrique IV[1].

Cette statistique n'autorise pas à conclure que Roucher fut un plus habile ouvrier de vers que Racine. Nous n'avons fait état, nous l'avons dit, que des vers où la ponctuation et l'évidence rigoureuse du sens affirment un déplacement de la coupe régulière. Il est cependant vraisemblable que Racine a voulu rompre plus souvent la cadence monotone et la plier au rythme de la pensée. Nous pouvons obéir à ces suggestions de son art. Il reste seulement qu'il n'y a pas là preuve certaine d'une évolution dans la *doctrine* classique du vers; il nous suffisait pour négliger tous ces exemples, que les Gaillard, La Porte et Joannet aient pu les lire sans les croire infidèles à Boileau. Surtout nous n'avons fait intervenir que la coupe principale du vers. Nous n'avions

1. Nombre des vers analysés : Racine, 5000. — Ducis, 4450. — Marmontel, 1406. — Bernis, 4226. — Saint-Lambert, 3208. — Esprit des journaux, 5000. — Delille, *Géorgiques*, 2596. — Lebrun, 6432. — Bertin, 1614. — Delille, *Jardins*, 1976. — Berquin, 1084. — Florian, 378. — Roucher, 6700. — Fontanes, 430. — Victor Hugo, 1880.

pas à étudier les coupes secondaires, et c'est l'art de les varier sans cesse qui fait le charme et la puissance du vers racinien. Une coupe non classique par 192 vers, chez Racine, dit notre statistique; une par 23 vers chez Roucher. Il n'en reste pas moins que Racine est un admirable poète et Roucher un médiocre versificateur. Il suffira de juxtaposer les rythmes de deux discours pris *au hasard* dans leur œuvre, celui de *Burrhus* chez Racine (I, 2, v. 169-189) et celui du *Génie des Mers* chez Roucher (I, 321)[1]:

RACINE.	ROUCHER.
(6-6)	2 — **4** | — 6
(6-6)	**6** | — 6
3 — 3 | — 6	**6** | — 6
(6-6)	**6** | — 6
3 — 2 | — 6	**6** | — 6
3 — 3 | — 6	3 — 3 | — 6
3 — 3 | — 3 — 3	6 — 2 | — 4
3 — 3 | — 4 — 2	2 — 4 | — 6
1 — 5 | — **2** — 4	**6** | — 6
2 — 4 | — 3 — 3	**6** | — 6
1 — **5** | — 2 — 4	**6** | — 6
6 | — 6	**4** — 2 | — 6
4 — 2 | — 6	**6** | — 6
3 — 3 | — 3 — 3	**6** — 3 — 3
1 — 5 | — 6	**1** — 5 | — 6
3 — 3 | — **2** — 4	**6** | — 6
2 — 4 | — 6	3 — 3 | — 6
3 — **3** | — 2 — 4	4 — 2 | — 6
6 | — 6	**6** — | 6
2 — **4** | — 6	6 | — 6
2 — 4 | — 2 — 4	6 | — 6

1. Nous soulignons, quand il est nécessaire, la coupe qui marque un repos *nettement* plus accentué que les coupes secondaires. Quand la coupe

Nos chiffres n'indiquent donc qu'une seule chose : le progrès des dérogations incontestables et avouées à la doctrine classique de Boileau, Richelet et leurs disciples. Encore serait-il puéril de préciser leur apparence de rigueur mathématique. Des écarts assez grands peuvent être illusoires. Trois coupes irrégulières sur 4000 vers donnent 1333. Quatre coupes donnent 1000. Mais une erreur d'un exemple est aisée et le 333 qui marque la différence serait arbitraire. Seuls les écarts très larges doivent être retenus.

Dans l'ensemble, de Racine à Roucher ou Fontanes, le progrès ne semble pas très sensible (19, 15 et 13). Il apparaît plus net si nous négligeons les coupes propres au dialogue dramatique (30, 15 et 13). Surtout Racine, s'il s'affranchit de la monotonie classique par l'art de combiner les coupes principales et secondaires, déplace le plus souvent la coupe principale par le même procédé ; il la fixe avant l'hémistiche. Nous la retrouvons ainsi placée par une moyenne de 36 vers. Victor Hugo même n'use de cette coupe que tous les 34 vers. La doctrine de l'hémistiche est d'ailleurs respectée de la sorte, non dans son esprit (il n'y en a dans l'*Epître VII* et dans l'*Art poétique* de Boileau (1548 vers) que deux exemples nets (Ep. VII, v. 319 - A. P. IV, v. 187) et deux douteux (Ep. VII, v. 321 - A. P. IV, v. 179[1]), mais dans sa lettre. Certains poètes du XVIIIe siècle

de l'hémistiche n'est que théorique et qu'en réalité le vers ne forme qu'un groupe vocal, nous l'indiquons (6-6).

1. Les deux exemples de l'Epître VII, v. 148 et 294, sont par *suspension*.

seront à cet égard de plus fidèles disciples du législateur du Parnasse, mais l'exemple de Racine crée un précédent assez volontiers imité. Lebrun lui-même, versificateur timide, nous donne le chiffre de 45.

Si nous laissons de côté cette coupe unique, l'évolution du vers se précise singulièrement. Non qu'elle se fasse d'un même accord. Les *Poétiques* classiques ont pour elles le nombre des disciples. Bernis n'est pas plus hardi que Racine; il est même singulièrement plus timide si nous tenons compte de la coupe avant hémistiche. Saint-Lambert n'accuse quelque progrès qu'en usant d'une coupe d'ailleurs assez gauche, l'enjambement d'hémistiche. Les poètes du dernier ordre, les « amateurs », ceux qui représentent l'opinion moyenne et dont nous avons recueilli les œuvres dans l'*Esprit des journaux*, sont restés fidèles aux traditions établies. 102 contre 192 sans doute, mais il faut se souvenir que nous nous sommes interdit de choisir parmi leurs œuvres, qu'il y en a moitié du genre « marotique », libéré par la doctrine même des servitudes de l'alexandrin noble. Ducis même, malgré les suggestions de Shakespeare, est timide dans ses vers comme dans sa traduction. Sa versification recule au total sur celle de Racine; elle progresse à peine si nous éliminons la coupe avant hémistiche.

Le progrès est extrêmement net au contraire avec Berquin et Florian (192 - 27, 27). Si nous les classons à part — ils sont poètes d'idylle et comme tels moins astreints aux règles de la grande poésie — nous pouvons marquer tout aussi nettement l'oubli

croissant des théories classiques. Au théâtre, Marmontel, assez fidèle à ses idées, nous donne le chiffre de 43. Dans la poésie livresque, Lebrun et Bertin marquent, de Racine à Fontanes, une étape intermédiaire (86 et 80). Delille, dans ses *Jardins*, Roucher et Fontanes sont enfin infiniment plus près de Victor Hugo (15) que de Racine (192) avec 28, 23, 21. Nous avons presque atteint la liberté de versification du romantisme à ses débuts.

Le progrès devient évidemment sensible surtout vers 1780. Malgré les très nettes déclarations de sa *Préface* des *Géorgiques*, Delille reste encore, en 1770, à 96. En 1782, il est à 28. Nous avons vu combien la versification de Roucher, en 1779, fut attaquée. Mais ses idées n'en furent nullement ébranlées. Il nous reste de lui, par exemple, les brouillons et le manuscrit incomplet d'un poème sur les *Jardins*[1]. Ces brouillons nous enseignent nettement que le poète corrige très souvent et parfois à la longue une coupe classique pour lui substituer une coupe romantique :

1er BROUILLON.	3e BROUILLON.
L'épi croît sans danger, et la vache pais- [sante...	L'épi croît, le raisin mûrit, et la prairie...
1er BROUILLON.	4e BROUILLON.
Toujours par des sanglots entrecouper [mes chants...	Toujours des pleurs, toujours des san- [glots dans mes chants.
1er BROUILLON.	5e BROUILLON.
Le goût enfin vous parle, il vous dit : res- [pectez...	Mais le vrai goût enfin vous parle : res- [pectez, etc...

1. En la possession de M. E. Roucher.

Le détail même de l'étude des coupes mérite parfois que l'on s'y arrête. L'enjambement d'hémistiche, qui laisse le vers incertain entre le rythme classique et le rythme romantique, ne semble pas une coupe très heureuse. Il n'y en a chez Racine que quatre exemples, et Victor Hugo lui-même en use moins que Marmontel, Berquin, Florian, Delille, Roucher, Fontanes. Au contraire, le procédé qui respecte à demi les règles est assez familier aux versificateurs attardés ou timides, l'*Esprit des journaux*, Lebrun, Bertin. Les rejets ne sont pas chez Hugo nettement plus nombreux que chez Fontanes ou Roucher. C'est que les poètes du XVIIIe siècle sont soucieux d'harmonie imitative autant et plus que de liberté du rythme; le rejet leur est un précieux artifice. Victor Hugo use beaucoup moins que Bertin, Florian, Fontanes, Roucher des vers unis par coupe ternaire. C'est là sans doute pour lui un rythme assez gauche qui disloque deux vers sans tendre vers la coupe nettement ternaire qui lui deviendra si familière. Il y a chez lui progrès net pour toutes les autres coupes, surtout pour les coupes irrégulières consécutives — qui sont un peu conséquence de toutes les autres — et pour la coupe ternaire. Cette dernière est encore peu usitée au XVIIIe siècle. Les exemples que nous avons cités sont précis, mais ils ont pu représenter souvent pour les poètes et les lecteurs des vers amorphes sans coupe bien nette.

Où le Russe vieillit et meurt dans l'esclavage,

pouvait passer quelque peu pour un seul groupe

vocal. C'est bien Victor Hugo qui, le premier, tend à établir, à côté de l'ancienne unité binaire, l'unité ternaire. La coupe 4-4-4, extrêmement nette, se retrouve déjà quatre fois. Elle n'existe pas chez Delille ou Roucher[1].

1. « Où le Russe vieillit et meurt dans l'esclavage » n'en est pas un exemple. La syllabe muette de *Russe* doit ou bien être tenue comme un allongement du repos ou bien être jointe en fait au groupe *vieillit et meurt*.

Vu :

Le 16 avril 1907.

Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,

A. CROISET.

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur
de l'Académie de Paris,

L. LIARD.

Toulouse, Imp. Douladoure-Privat, rue S'-Rome, 39. — 5852

TOULOUSE. — IMP. DOULADOURE-PRIVAT, RUE SAINT-ROME, 39.